

# **l'Occident** de **défense de**

---

**Maurice BARDECHE :**

**La Guerre des autres**

●

**Jean LOMBARD :**

**La Démocratie a-t-elle un avenir ?**

●

**Robert VICTOR :**

**Un triomphe de l'antifascisme : notre politique à Saïgon**

●

**Giorgio ALMIRANTE :**

**Présentation de l'œuvre de Robert Brasillach (III)**

●

**Pierre GRIPARI :**

**La Vénus d'El**

---

---

Depuis leur fondation, *Les Amis du Socialisme français et de la Commune*, sont allés en délégation chaque année porter une gerbe au mur des Fédérés. Ils veulent donner à ce geste un sens purement commémoratif par respect envers les fusillés et la dignité du lien.

Cette fois encore, ils se rendront pour la même raison au cimetière du Père Lachaise.

La date de cette réunion est fixée au samedi 31 mai.

Le lieu du rendez-vous est à l'angle de l'avenue du Père-Lachaise et de la rue des Rondeaux, à 16 h. 45, (métro Gambetta, autobus 60 et 69).

La participation est chaque année plus importante, et nous invitons à se joindre à nous tous ceux qui prennent peu à peu conscience que leur espérance dans le progrès social ne doit rien à Marx et à ses disciples d'origine cosmopolite, mais qu'elle peut se réclamer des hommes qui, dans notre pays, ont combattu pour la justice et la solidarité contre la dictature hypocrite des grands intérêts financiers.

---

# Défense de l'Occident

Revue Mensuelle — Nouvelle Série — 28<sup>e</sup> Année

MAI 1980 — N° 174

---

## SOMMAIRE

- Maurice BARDECHE :  
*La guerre des autres* . . . . . 3
- Jean LOMBARD :  
*La Démocratie a-t-elle un avenir* . . . . . 13
- Robert VICTOR : *Un triomphe de l'antifascisme :*  
*Notre politique à Saïgon* . . . . . 20
- Giorgio ALMIRANTE :  
*Présentation de l'œuvre de Robert Brasillach (III)* 33
- Michel PELTIER :  
*Jazz, blues et negro spirituals* . . . . . 48
- Pierre GRIPARI :  
*La Vénus d'El* . . . . . 55
- Maurice BARDECHE :  
*Une radioscopie de Balzac* . . . . . 63
- 
- CHRONIQUES DES LIVRES :  
*Un historien inconnu : Jean Lombard, « La Cara  
oculta de la historia moderna » (La Face cachée du  
monde moderne) présenté par Hiéronymus* . . . . . 77
- 

Nouvelle adresse : B.P. 97, 75962 Paris-Cedex 20 - C.C.P. 65 35 65 Paris

# BULLETIN D'ABONNEMENT

---

Veillez m'inscrire pour un abonnement  
à votre REVUE DEFENSE DE L'OCCIDENT

à partir du N° .....

NOM : .....

PRENOM : .....

ADRESSE : .....

.....

*Signature :*

Prix du numéro .. . . . .	11 F.
Abonnements — 1 an (10 numéros) .. . . .	90 F.
Etranger — 1 an (10 numéros) .. . . .	95 F.
<i>Abonnement spécial étudiants, lycéens, travailleurs sans emploi .. . . .</i>	<i>45 F.</i>
Abonnement de soutien .. . . .	100 F.

Paiement par mandat, chèque bancaire ou virement postal  
adressé à « *Défense de l'Occident* »  
B. P. 97, 75962 PARIS CEDEX 20

# La Guerre des autres

« Nous avons besoin du soutien entier et énergique de nos alliés... Je suis profondément désappointé par ceux qui demandent notre aide mais rejettent toute réciprocité, notre compréhension mais ne cherchent pas à nous comprendre et notre protection sans prêter attention aux obligations d'une alliance. » Enfin, un langage clair du président Carter, la première phrase citée ayant été prononcée le 13 avril à l'adresse des gouvernements européens, la seconde vers la même époque lors d'une réunion de directeurs de journaux.

La presse française a appelé cela un « ultimatum » : ce n'en est pas un, ni par le ton, ni par l'intention. C'est seulement un rappel juste, mesuré, indispensable, de vérités qu'on oublie trop. Et ces paroles ont le mérite de nous inviter à méditer sur le concept d'alliance qui n'est pas aussi simple qu'on le croit.

Toute alliance est inefficace si elle n'est pas automatique : mais toute alliance risque d'être mortelle si elle est automatique. Tout est dans cette contradiction.

En un temps où les guerres naissaient des ambitions ou de l'orgueil des souverains, où elles n'étaient que des duels par mercenaires interposés, où elles n'engageaient pas toute la nation, où elles n'étaient pas suicidaires, mais ne causaient d'autre dommage que des rectifications de bornage, une alliance pouvait être automatique sans être mortelle, un souverain était le second d'un autre dans un duel, il pouvait même

informer par avance qu'il ne s'associait pas à tel ou tel défi. Quand des alliances se constituaient pour un motif grave et pour faire face à un grand péril, ce n'étaient plus des alliances, mais une coalition. Dans ce cas, la politique de la coalition était concertée et décidée en commun, c'est la coalition toute entière qui avait une conduite, un plan, une diplomatie sur laquelle on s'était mis d'accord et la guerre n'avait lieu que si l'on constatait l'échec de la campagne diplomatique.

Les alliances du XX<sup>ème</sup> siècle ne peuvent plus être des accords personnels de souverain à souverain pour des duels limités, mais elles ne sont pas non plus des coalitions puisque la diplomatie des alliés n'est pas conduite comme autrefois par un organisme collégial. Elles reposent, en réalité, sur un consensus idéologique et sur des intérêts communs qui sont ceux d'un *camp*, mais en même temps la distribution des forces dans le monde institue un *leader* de l'alliance qui fait choix d'une certaine diplomatie dont les mesures ne sont pas concertées avec ses alliés et qui décide certaines interventions, certaines pressions ou certaines actions qui sont de sa seule initiative. Et il est inévitable et même indispensable qu'il en soit ainsi. Mais dans ces conditions, les Etats qui font partie de l'alliance deviennent en fait des *suiveurs* dont les responsables sont informés, et même consultés et, dans certains cas, écoutés, mais qui ne participent qu'avec la fonction d'auditeur aux décisions qui sont prises finalement. Résultat qui est également inévitable et même indispensable surtout lorsqu'il s'agit d'agir et de répliquer.

C'est pourquoi les alliances de notre temps qui ont une définition principalement idéologique — le camp des démocraties ou le camp du socialisme — ont besoin d'être périodiquement rappelées à la discipline, car la défense de la démocratie ou celle du socialisme peuvent être interprétées différemment, tandis que les sacrifices d'intérêt demandés sans concertation préalable sont immédiatement sensibles.

En fait, l'hypocrisie habituelle de notre langage politique dissimule un fait capital et qui seul fonde la solidité de l'alliance : ces alliances ont un objectif précis et limité que les convenances interdisent d'exprimer et qui est leur fina-

lité véritable. L'alliance atlantique a pour but la défense de l'hémisphère dit démocratique contre une attaque (ou des entreprises) de la Russie Soviétique ; le pacte de Varsovie a pour but la défense de l'hémisphère dit socialiste contre une attaque (ou des entreprises) des Etats-Unis et de ses alliés. Ainsi exprimée, l'alliance est solide, définie pratiquement et contraignante. Et le président Carter a parfaitement raison de souligner qu'une telle alliance comporte des obligations des diverses parties. Il est évident que les pays de l'alliance atlantique doivent se trouver aux côtés des USA si les intérêts « vitaux » des USA se trouvent menacés par une entreprise soviétique : faute de quoi l'alliance atlantique n'aurait aucune signification. Et de même les pays de l'alliance atlantique doivent se joindre à l'action diplomatique des Etats-Unis si cette action diplomatique a pour objectif la protection des intérêts « vitaux » des Etats-Unis.

Mais quelle définition doit-on retenir de ces « intérêts essentiels » ou « vitaux », et surtout quel ressort géographique doit-on leur attribuer ? Si les Etats-Unis mènent une certaine action diplomatique ou politique en Amérique centrale ou en Amérique du Sud, les Etats européens ne sont pas tenus de s'associer à cette conduite en dépit de leur alliance. Ils n'auraient pas non plus à s'associer à une action quelconque sur Cuba. Mais si une telle entreprise exposait les Etats-Unis à une intervention *locale*, navale ou aérienne, de l'URSS, les obligations de l'alliance devraient-elles être invoquées ? D'un commun accord, probablement pas. Et si une telle situation dégénérerait en un conflit provoquant des hostilités, déclarées ou non, contre le territoire des Etats-Unis, sans que le territoire européen y soit impliqué ? Probablement aussi d'un commun accord, on éviterait d'entraîner l'Europe dans la zone d'hostilités, mais les Etats-Unis, s'ils le jugeaient utile, seraient en droit d'attendre de leurs alliés européens une certaine collaboration découlant de la réciprocité de l'alliance. Dans un tel schéma, les Etats européens seraient entraînés, ou pourraient être entraînés, dans une situation de pré-belligérance très dangereuse pour eux sans qu'ils aient eu aucun moyen de contrôle sur le processus qui aurait créé cette situation.

Transposons cette analyse au Moyen-Orient. La tension dans cette région a pour origine la guerre qui oppose les Etats arabes, ou, du moins, un certain nombre d'Etats arabes, à l'Etat d'Israël. Les mauvaises dispositions de ces Etats arabes à l'égard des Etats-Unis ont leur source dans l'appui systématique fourni par le gouvernement américain à l'Etat d'Israël. Cet appui systématique lui-même n'est pas fondé sur une raison morale et pas davantage sur une nécessité stratégique, puisque l'entente avec les Etats arabes serait beaucoup plus avantageuse que la sympathie d'Israël à une stratégie globale des Etats-Unis dans cette région. Il a pour cause l'influence politique de la communauté juive aux Etats-Unis en général, et notamment le poids de l'électorat juif de New-York, la plus importante ville juive dans le monde, sur le vote présidentiel dans l'Etat de New-York. Les Etats européens sont donc entraînés, dérivés insensiblement vers une zone dangereuse de tension et d'agressivité par suite de circonstances propres à la politique intérieure américaine sur lesquelles ils n'ont et ne peuvent avoir aucune influence. Ils peuvent être invités, au nom du pacte atlantique, qui n'est dans ce cas atlantique que de nom, à s'associer à des pressions ou à des mesures lourdes de conséquences comme stade final d'un processus de protection de l'Etat juif dans lequel leur intérêt n'est pas engagé. N'est-ce pas la situation présente ?

Carter nous dit : « Nous défendons la route du pétrole, nous défendons votre intérêt comme le nôtre ». C'est vrai. C'est malheureusement vrai au stade où nous en sommes. Mais est-ce qu'il n'y avait pas d'autres moyens dont on n'a pas voulu pour défendre la route du pétrole ? Pourquoi faut-il que nous soyons *de force* les défenseurs d'Israël ? Pourquoi faut-il que nous soyons entraînés dans la catastrophe d'Israël, qui est malheureusement certaine parce qu'elle est géographiquement certaine ? Que ferons-nous quand cinq Etats arabes auront, eux aussi, la bombe atomique et qui peut affirmer que ce jour ne viendra jamais ? Ce jour-là, ferons-nous la guerre pour Israël comme les Sénégalais qu'on envoyait en 1916 sur le front de la Somme ? Qu'est-ce qu'une alliance qui aboutit au statut colonial ?



Nous arrivons donc à cette première observation : pour que l'alliance soit définie, pour qu'elle soit solide, il faut qu'elle soit limitée à son objectif, la défense stratégique de l'hémisphère occidental : elle cesse d'être automatique et contraignante si elle a pour origine ou pour but la défense d'États ou d'intérêts dont la protection n'est pas regardée comme « vitale » par l'ensemble des membres de l'alliance.

\*  
\*\*

Un cas particulier bien significatif nous est fourni par les événements d'Iran, illustration frappante de notre dépendance d'erreurs ou d'hésitations du gouvernement américain. Ici, tout est paradoxal, car il s'agit d'un *outrage*. Bien sûr, la prise d'otages est un acte contraire au droit des gens, un chantage, une violence révoltante : mais avant tout, c'est une insulte aux États-Unis perpétrée par des marginaux, donc un acte de pur gangstérisme auquel il doit être répondu par des moyens de gendarmerie. C'est une bonne réaction de Carter — mais trop lente — de ne pas avoir voulu laisser cet acte impuni, c'est une initiative courageuse d'avoir voulu renouveler, dans des conditions beaucoup plus difficiles, l'expédition du commando de Skorzeny pour délivrer Mussolini au Grand Sasso, et c'est un acte de sagesse d'avoir arrêté cette entreprise quand les conditions de succès n'étaient plus réunies. Au lieu de blâmer le Président Carter, nous devrions nous féliciter que les États-Unis aient montré leur résolution : car malgré son issue malheureuse, cette tentative n'en est pas moins un coup d'arrêt adressé à tous ceux qui prennent la patience américaine pour de la pusillanimité. Il est bon qu'on ait fait savoir que le gangstérisme des marginaux ne restera pas impuni. Les armes qu'on peut employer contre eux sont celles que toutes les polices du monde se sont résolues à employer contre les preneurs d'otages : nous devons nous dire qu'il est inévitable qu'elles mettent en danger la vie des otages eux-mêmes. Il appartient au gouvernement américain de déterminer lui-même les voies, quelles qu'elles soient, les plus propres à mener à bien cette opération de gendarmerie. Mais nous ne

pouvons en être que les spectateurs. Aucune clause de l'alliance ne couvre la répression du gangstérisme marginal. La prise d'otages de Téhéran peut nous révolter, notre sympathie peut être toute acquise aux Etats-Unis dans cette affaire, malgré la compréhension que nous pouvons montrer aux idéaux de la révolution islamique : mais c'est une affaire purement américaine, une affaire *privée* en quelque sorte, qui ne peut faire, par nature, l'objet d'un engagement international. Si nous sommes aux côtés des Etats-Unis dans cette circonstance, c'est pour des raisons sentimentales et pour des raisons morales, mais ni le sentiment ni la morale ne doivent décider des options politiques des nations et du contenu des traités.

Toute autre la défense de la route du pétrole, c'est-à-dire la situation créée par sept années d'erreurs politiques. Il est permis de penser que la véritable solution serait un retournement des positions américaines au Moyen-Orient. Mais enfin, ce changement étant hors de notre pouvoir, quelles sont les *obligations* ou les *convenances* de l'alliance en présence de la situation actuelle ?

Il n'est pas douteux que dans le monde contemporain sont apparues des états d'urgence inconnus dans les systèmes d'alliance d'autrefois. La menace économique aujourd'hui représente un danger aussi grave que pouvait l'être autrefois l'occupation d'une place-forte ou d'une province commandant une route d'invasion. Les *convenances* de l'alliance et même les *obligations nées* de l'alliance doivent être interprétées alors dans un sens large, tenant compte des données de la géopolitique : elle créent le devoir de s'associer aux mesures qui pourraient être proposées pour assurer la sécurité de l'approvisionnement en pétrole. L'intérêt général le prescrit aussi bien que la loyauté. Nous devons aider les Etats-Unis à assurer les sources d'approvisionnement et les routes commerciales dont la perte aurait pour conséquence l'asphyxie économique de l'hémisphère atlantique.

La nécessité stratégique comporte dans ce cas une inévitable coopération. Mais alors l'alliance conçue pour cet objectif plus vaste, politique plus encore que militaire, et

même politique pour éviter qu'il ne devienne militaire, cette alliance devient, en fait, une coalition dont les plans doivent être délibérés en commun. Si l'on ne peut reprocher valablement au président Carter, pour des motifs évidents, de ne pas avoir informé ses alliés de la tentative de récupération des otages, en revanche la coopération pour protéger le circuit du pétrole ne peut être efficace que si tous les coalisés se sont mis d'accord sur la marche à suivre, s'ils donnent leur concours sans aucune arrière-pensée. Or, que se passe-t-il, que peut-il se passer si les membres de la coalition estiment que la sécurité de l'approvisionnement en pétrole serait beaucoup mieux assurée si le gouvernement des Etats-Unis exigeait de l'Etat israélien qu'il mette fin à sa politique annexionniste et provocatrice et qu'il ouvre des négociations réelles avec l'ensemble des Etats arabes détenteurs du pétrole ?

\*  
\*\*

L'analyse du contenu actuel de la notion d'alliance fait apparaître un autre sujet de réflexion que l'invasion de l'Afghanistan met en lumière.

Le Pacte atlantique est le prolongement des principes énoncés dans la Charte de l'atlantique qui ont déjà reçu une application solennelle dans les verdicts prononcés par le tribunal international de Nüremberg. L'objet de la Charte était de poser les bases d'une moralité de la politique internationale et de soumettre à une juridiction suprême émanant des nations elles-mêmes les violations du code moral qu'on avait fait approuver à la suite de la victoire militaire. Cette soumission utopique des nations à un code de bonne conduite s'est très vite révélée inapplicable. Mais il en est restée l'idée que toute alliance, toute coalition, devaient avoir un objectif moral. Et, en corollaire, que toute action entreprise dans le cadre de cette alliance ou de cette coalition devait être fondée sur le respect de la moralité internationale.

Cette insertion de la morale dans la politique est une novation qui permet toutes les hypocrisies et toutes les déro-

bades, toutes les entreprises et toutes les incertitudes, bien qu'elle ait, en principe, pour origine la défense du « bon droit », expression encore plus obscure en droit international qu'elle ne l'est en droit privé. Sous le prétexte de la « liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes », postulat résultant de leur « bon droit », elle a permis toutes les formes de subversion, toutes les entreprises de conquête larvée, pourvu qu'on dispose dans quelque pays d'une minorité activiste équipée de mitrailleuses et de roquettes qui est censée représenter la « volonté du peuple ». L'histoire de l'installation soviétique en Afrique est l'illustration de cette utilisation élastique du « bon droit » et de l'embarras qu'elle provoque chez ceux qui devraient réagir au nom du réalisme politique.

La politique internationale a été traditionnellement fondée sur le réalisme. Chaque fois qu'on a voulu lui donner comme inspiration le sentimentalisme ou l'idéalisme, on n'a fait que des sottises ou provoqué des catastrophes. C'est ce réalisme qui doit dicter les décisions. La moralité ou l'immoralité d'une initiative politique n'est qu'un élément de propagande presque toujours précieux et efficace, mais qu'il faut regarder uniquement comme tel. Il n'y a donc rien d'autre à faire qu'à considérer l'invasion de l'Afghanistan dans l'optique du réalisme politique et à en tirer tous les bénéfices de propagande qu'on en peut escompter.

Ce réalisme nous oblige à considérer que l'Afghanistan ne pouvait pas et ne peut pas être défendu militairement. La seule possibilité est de faire de l'Afghanistan une zone d'insécurité et d'enlèvement en aidant les tribus afghanes qui combattent l'armée rouge. Mais l'invasion de l'Afghanistan a eu l'avantage considérable de montrer publiquement et de faire reconnaître les méthodes impérialistes et colonisatrices de la Russie Soviétique, de rendre évidente et de faire accepter par les Etats-Unis la nécessité d'une politique de *containment*. A cette politique les Etats européens devraient proclamer leur adhésion sans hésitation et sans réserves sur tous les fronts menacés par l'impérialisme soviétique : et en acceptant d'étudier avec le gouvernement américain toutes les mesures qui pourront la compléter et la rendre efficace. Mais cette politique ne peut avoir d'effet

que dans l'avenir. Il est puéril et vain d'espérer que l'URSS, intimidée, retirera ses troupes de l'Afghanistan. Elle ne le ferait qu'en laissant sur place un régime satellite qui lui obéira servilement. Obtenir l'évacuation de l'Afghanistan dans ces conditions, c'est ne rien obtenir du tout. Mais se servir de l'invasion de l'Afghanistan pour susciter une volonté de résistance et inaugurer une politique réaliste, c'est donner naissance à une volonté politique efficace qui remplacera avantageusement les illusions nées de la Charte de l'Atlantique.

\*  
\*\*

Quelles sont donc les obligations de l'alliance dans les conditions de la politique contemporaine ?

L'alliance oblige à la solidarité militaire immédiate et inconditionnelle si l'un des partenaires est l'objet d'une agression armée sur son territoire, à moins que les belligérants ne décident l'un et l'autre que les pays européens seront maintenus à l'écart de la zone de belligérance.

L'alliance devient coalition lorsqu'elle a pour objet, non la réponse à une agression militaire directe sur le territoire d'un des alliés, mais la réalisation d'une politique de protection des intérêts « vitaux » des partenaires de la coalition. Dans ce cas, la politique de la coalition doit être délibérée en commun. S'il y a désaccord, la coalition ne peut que s'effriter et ce qui seul lie encore les participants au traité, ce sont les clauses militaires de l'alliance en cas d'agression directe.

La coalition a pour objet réel le *containment* de l'impérialisme soviétique et éventuellement la réduction des poches d'infiltration soviétiques qui constituent des usurpations ou conquêtes non reconnues par des traités. Il appartient aux gouvernements de se concerter sur la participation qui peut être demandée à chaque contractant dans cette politique globale.

En revanche :

L'alliance ne comporte aucune obligation de s'associer aux opérations de gendarmerie ponctuelles qui peuvent être décidées unilatéralement par le Président des Etats-Unis.

L'alliance ne comporte aucun alignement de la politique extérieure des Etats contractants sur les options de politique extérieure des Etats-Unis.

L'alliance n'oblige pas les Etats contractants à intervenir militairement ou diplomatiquement pour la défense des Etats protégés par les Etats-Unis, quand les Etats contractants n'ont pas décidé eux-mêmes de se constituer solidairement les défenseurs des Etats protégés par les Etats-Unis.

Enfin l'alliance ne saurait, en aucun cas, avoir pour objet de faire régner dans le monde une certaine morale internationale : elle a pour objet la défense commune de l'indépendance et de la liberté des Etats qui en font partie.

Le réveil des Etats-Unis qui doit mettre fin aux trente ans de déliquescence politique et d'avantages unilatéraux consentis à la Russie soviétique par la politique de « coexistence pacifique » ouvre une ère nouvelle dans la politique internationale. Dans la voie où les engage leur Président, les Etats-Unis ont le droit de compter sur la fidélité de leurs alliés. Cette fidélité sera d'autant plus exacte que les conditions en seront mieux précisées. Nous avons le devoir de nous représenter clairement les clauses du contrat accepté. Mais il faut aussi que le gouvernement des Etats-Unis comprenne, dans l'intérêt de l'alliance atlantique, qu'une grande partie de l'opinion publique en France, prête à se solidariser avec la politique de *containment* des Etats-Unis, n'est pas disposée à risquer la destruction de notre pays et de notre population pour la protection de l'Etat d'Israël qui est profondément indifférente à la plupart des Français. Nous ne voulons pas être entraînés dans la guerre des autres.

Maurice BARDECHE.

Jean LOMBARD.

## La Démocratie a-t-elle un avenir ?

*Les problèmes dramatiques posés par la raréfaction des matières premières et par la nécessité d'une discipline de la consommation ne peuvent trouver une solution, comme nous l'avons maintes fois annoncé dans cette revue, que sous des régimes d'autorité. Cette évolution est masquée en France par les pouvoirs publics et les médias, elle est entièrement passée sous silence dans les débats politiques : elle n'est sensible pour l'instant que par les falsifications de la loi électorale dont le but est de ne laisser le choix qu'entre le collectivisme et le libéralisme. Mais à l'étranger, et particulièrement aux Etats-Unis, ces problèmes sont abordés franchement et la relève des démocraties par des régimes technocratiques autoritaires est annoncée dès maintenant comme inéluctable. Ainsi des régimes « démocratiques » de type qu'il faut bien appeler « fasciste » sont-ils déjà prévus comme la solution de l'avenir : mais au lieu que ces « fascismes démocratiques » aient pour objet de nous ramener vers une vie naturelle et vers une conception nouvelle de la liberté, ils aboutissent à une canalisation des vies privées et à un système distributif réglementé par des élites bureaucratiques dont le rôle serait exactement équivalent à la fonction de l'élite idéologique constituée par le parti communiste en URSS et dans les « démocraties populaires ». Le fascisme de la vie et de la qualité humaine remplacé par le fascisme de la paperasse, c'est l'avenir que les techniciens « avancés » de la démocratie nous préparent. On lira ci-dessous l'analyse d'une importante étude du professeur Carroll Quigley de l'Université Georgetown de Washington qui traite ces questions, agitées déjà depuis quelques années dans les directoires divers qui conseillent le président des Etats-Unis.*

Sous l'autorité de la Haute Finance et de ses technocrates, qui prétendent régenter le monde, quel pourra être au siècle prochain le rôle des politiciens et des partis qui représentent la démocratie pluraliste inorganique ?

Dans son ouvrage monumental « *Tragedy and Hope* » — « *Tragédie et Espérance* » — (Mac Millan, 1966, 1300 p.) le professeur Carroll Quigley (de Princeton d'Harvard, et plus tard de l'Université Georgetown de Washington, récemment décédé) parfaitement au courant et favorable aux projets des directoires secrets, nous laisse peu d'illusions en la matière :

« Quel que soit le terme du processus actuel, nous dit-il p. 866, il est de plus en plus évident qu'au XXIème siècle, l'expert remplacera le magnat industriel dans le contrôle du système économique, comme l'électeur démocratique dans le contrôle du système politique, parce que la planification remplacera de façon inéluctable le « laissez-faire »... Heureusement pour l'individu, pour le commun des mortels pourra survivre une certaine liberté d'élection, lui laissant la possibilité de choisir entre deux groupes politiques opposés (même si la liberté de choix de ceux-ci sera limitée par les paramètres d'une politique fixée par les experts) ».

C'est-à-dire que la seule voie ouverte à la démocratie sera celle d'un tunnel étroit, avec une liberté de mouvement restreinte aux parois de gauche et de droite de ce tunnel : bel idéal démocratique en vérité !

Comment la Haute Finance est-elle parvenue à détenir de si exorbitants pouvoirs ? Aux Etats-Unis, écrit notre auteur (p. 71) « Le gouvernement tomba plus ou moins complètement sous le contrôle des forces représentées par les banques d'investissement et l'industrie lourde, entre 1884 et 1933. Cette période a été celle du capitalisme financier, pendant laquelle les banques d'investissement agissant d'une part dans leurs opérations commerciales et d'assurances et d'autre part dans les chemins de fer et l'industrie lourde, accumulèrent une immense richesse et exercèrent un pouvoir économique, politique et social énorme ». On les appelait la « *Society* » ou « les 400 ».



L'influence de ces dirigeants du « *business* » fut si grande, ajoute-t-il p. 72, que les groupes Morgan et Rockefeller, agissant ensemble, ou même le seul groupe Morgan, auraient pu ruiner le système économique du pays, simplement en jetant des actions à vendre en Bourse, provoquant ainsi une panique, pour les racheter ensuite à bas prix... Ce que fit presque Morgan en provoquant la panique de 1907, et Morgan et Rockefeller n'hésitèrent pas à détruire plusieurs compagnies privées, aux dépens des porteurs de leurs actions ordinaires, en les contraignant à la banqueroute (les chemins de fer de New-York, New-Haven Hatford avant 1914 et ceux de Chicago, Milwaukee, Saint-Paul et du Pacifique). « De sorte que (p. 73) lorsque les intérêts du « *big business* », sous la conduite de William C. Whitney, poussèrent à la première réforme de l'administration publique en 1883, ils espérèrent être capables de contrôler également les partis politiques ».

La même chose s'était produite en Angleterre (p. 471) : « Jusqu'à 1915 les deux partis représentaient la même classe sociale : le petit groupe connu comme la « *society* » (ou plutôt la « *gentry* »). Les deux partis, conservateur et libéral étant en réalité contrôlés depuis au moins 1866 par la « *clique* » restreinte de la « *society* ». Formaient cette « *clique* » rien de plus qu'une demi-douzaine de familles prédominantes, leurs parents et leurs alliés (les grandes dynasties) renforcées à l'occasion de quelque recrue extérieure, provenant d'un collège de grand renom (comme Balliol ou le Nouveau Collège d'Oxford ou Trinity College de Cambridge)... La famille Cecil dirigeait les conservateurs, grâce à la redoutable influence de lord Salisbury ».

Mais, poursuit Quigley (p. 324) « Les puissances du capitalisme financier avaient en vue un autre objectif lointain, rien de moins que de créer un système mondial de contrôle financier entre des mains privées, capable de dominer le système politique de chacun et de tous les pays et l'économie du monde entier. Ce système serait contrôlé de manière féodale par les Banques centrales du monde, agissant par le moyen d'accords secrets conclus au cours de fréquentes réunions privées et de conférences. La clé du systè-

me étant la Banque des Règlements internationaux de Bâle ». Et chaque banque centrale, aux mains d'hommes comme Montagu Norman de la Banque d'Angleterre, Benjamin Strong de la Federal Reserve de New-York, Charles Rist de la Banque de France et Hjalmar Schacht de la Reichsbank, s'efforçait de dominer son propre gouvernement, grâce à son contrôle sur les emprunts du Trésor, la manipulation des changes, l'influence sur le niveau de l'activité économique du pays et sur les politiciens, portés à collaborer par l'espoir de futurs bénéfices dans le monde du « business ».

Et de poursuivre (p. 325) « Ceux qui contrôlent le crédit de la nation dirigent la politique des gouvernements et tiennent dans le creux de leur main le destin du peuple », dit Reginald Mac Kenna, chancelier de l'Echiquier en 1924 aux actionnaires de la Midland Bank et « The Financial Times » écrivit (le 26 septembre 1921) : une demi-douzaine d'hommes, qui dirigent les Cinq grandes banques (anglaises) pourraient ruiner toute la structure des finances publiques en ne renouvelant pas les bons du Trésor ». D'après Vincent Vickers, dr. de la Banque pendant neuf ans : « Depuis 1919, la politique monétaire du gouvernement a été celle de la Banque d'Angleterre, c'est-à-dire celle de Montagu Norman, qui occupa le poste pendant vingt ans (1920-1944) et fut le principal architecte de la liquidation de la suprématie mondiale britannique ».

Tandis que son collègue américain Benjamin Strong (p. 326) de la Banque Morgan « fut le candidat commun de Morgan et de Kuhn-Loeb, lorsqu'il fut nommé gouverneur de la Federal Reserve de New-York en 1914 ».

...A l'heure actuelle, le mentor et éminence grise de Carter et dirigeant de la Commission Trilatérale, « Zbig Brother » Brzezinsky, comme l'appelle Alan Stang, dans un article d'*American Opinion* de février 1978, ne nous laisse pas davantage d'illusions sur l'avenir de la démocratie dans ses discours et ses écrits.

En octobre 1965 il déclarait à la « Commission de l'An 2000 », discutant des problèmes de l'évolution politique : « Je pense que nous admettons l'idée que la réglementation

sociale sera grandement étendue... législation sur le nombre d'enfants et peut-être sur leur sexe (heureusement le sens des anges n'est pas encore en cause !)... réglementation de la température, des loisirs, etc »... « Cela suppose des problèmes majeurs d'organisation politique concernant l'autorité de décision ; cela changera fondamentalement le rôle des groupes pluralistes dans l'organisation politique et affectera les relations entre le système politique et la société. En fin de compte, cela peut amener l'effondrement de l'idéal démocratique d'une société autogouvernée ».

Et, en ce qui concerne le système politique américain, « basé sur des croyances qui ne correspondent déjà plus à notre ère », cela conduit « à une révolution du concept de représentation... se rapprochant de plus en plus de la représentation fonctionnelle, la théorie généralisée de représentation par des gens de loi à idées générales cédant le pas à celle d'une spécialisation fonctionnelle, technocratique ».

« L'évaluation des rapports entre la société et le processus technologique devrait être assurée par une sorte d'Agence de calcul et de planification, distincte du processus législatif ». Ce qui impliquerait la mise à l'écart du Congrès et du Président lui-même, réduit au rôle de marionnette.

En 1974, la Commission Trilatérale, qui vient de naître, examine de son côté le problème du changement politique. Chargé par le « Frère Zbig » de rédiger un rapport sur le thème de « La Crise de la démocratie », son ami Huntington écrit : « Peut-être les nouvelles valeurs (recherchant les satisfactions personnelles, les loisirs, le développement intellectuel et esthétique de la personne humaine), ne survivront-elles pas à la récession et à la réduction des ressources. Mais si elles parvenaient à le faire, alors un nouveau problème se poserait pour les gouvernements démocratiques, celui de leur aptitude à mobiliser leurs citoyens pour l'accomplissement des objectifs sociaux et politiques, et à imposer la discipline et les sacrifices nécessaires pour les atteindre ».

En ce qui concerne l'Europe occidentale, Michel Crozier, sociologique, opine dans son rapport « que les démocraties

ouvertes seront menacées de repli si elles ne parviennent pas à maintenir ou à étendre la réglementation appropriée » (d'après lui, elles ont quasi disparu). Alors, poursuit-il « pour certains pays occidentaux, l'idée de nationalisation, après des années d'oubli et malgré son peu d'attrait idéologique, apparaîtra à nouveau comme une issue. En période de chaos politique et de dépression économique elle peut se présenter comme un ultime secours pour sauver l'emploi et équilibrer les sacrifices. Les P. C. sont mieux préparés pour gérer la confusion résultante et rétablir l'ordre que des organisations non dirigées. Alors, ils ne gagneront pas par leur attrait, mais par défaut, car les communistes sont les seuls capables de combler le vide ».

Si un tel éloge du communisme dans la bouche des dirigeants de la Trilatérale est de nature à déconcerter certaines personnalités appelées à collaborer avec cette Commission, elle ne saurait nous surprendre. Dans son plus important ouvrage « *Between Two Ages* » (New-York, Viking Press, 1970) Brzezinsky écrivait (pp. 72 et 73) : « Le marxisme représente une nouvelle étape, vitale et créatrice, dans le processus de maturité de la vision humaine de l'univers... une victoire de l'homme actif, ouvert sur l'extérieur, sur l'homme passif replié sur l'intérieur, une victoire de la raison sur la foi ; il souligne la capacité de l'homme à concevoir un destin matériel »...

Plus loin (p. 123) il faisait l'éloge de son rôle passé, à l'époque de la révolution industrielle et nationale, « comme l'inspirateur d'une action politique reposant sur de solides facteurs éthiques », « base d'une attaque soutenue contre les institutions sociales préindustrielles et dépassées », « porte-drapeau de l'internationalisme en une période dominée par de croissantes haines nationales ». Comme de son rôle à venir (p. 253) dans « une société dominée par une élite, justifiant son pouvoir politique par sa capacité scientifique supérieure, élite non entravée par les valeurs libérales traditionnelles pour atteindre ses objectifs politiques, et utilisant les dernières techniques modernes pour influencer sur l'attitude publique et maintenir la société sous une surveil-

lance et un contrôle stricts ». Les années 1976 et 1980 (anniversaires de l'indépendance américaine et de la révolution française) étant d'après lui la plus indiquées pour réviser dans ce sens la Constitution américaine (p. 258).

Alors, qui trompe-t-on ? La Commission Trilatérale prétend-elle donc aussi nous conduire au collectivisme, sous le contrôle de la Haute Finance ? Ses véritables objectifs coïncident-ils avec l'idéal des Illuminés et le Nouvel Ordre mondial avec le « Novus Ordo Saeclorum » et sa pyramide maçonnique, comme du temps de Joseph, dans l'Égypte des Pharaons ?

Pour convaincre les incrédules, nous ne pouvons certes leur fournir le contrat de mariage entre le supercapitalisme et le communisme, mais tout de même un constat de concubinage : depuis la mort d'Adriano Lemmi (C. I. M. de la Maçonnerie italienne) et successeur de Mazzini (mort en 1872), à la tête du « World Revolutionary Movement », le siège de cette organisation, d'abord transféré en Suisse, l'a été ensuite à New-York... à Harold Pratt's Building, c'est-à-dire dans la maison où les Rockefeller ont logé le fameux « Council on Foreign Relations », en face de l'ambassade soviétique aux Nations Unies (1).

Quelle preuve de connivence veut-on de plus ?

Jean LOMBARD.

---

(1) CARR Hilliam Guy. « Pawns in the Game » p. 16.

Robert VICTOR.

## Un triomphe de l'antifascisme : notre politique à Saïgon

### I

En France, pendant un quart de siècle, les gouvernements ont changé, les présidents ont changé, les régimes aussi, mais, ce qui n'a jamais changé, c'est notre jeu politique en Extrême-Orient. D'Edgar, le caméléon milliardaire, à Georges, le commis rothschildien, en passant par le Haut-Mékong, le vaticineur de Phnom-Penh, la continuité a été plus qu'assurée : parfaite. Continuité dans l'hostilité à l'Amérique, continuité dans l'opposition à la résistance à l'agression, continuité dans le soutien aux communistes, continuité dans, disons le mot, la trahison constante et permanente de l'Occident.

Si, pendant des années, la consigne du parti communiste a été de « travailler à la défaite de l'armée française partout où elle se bat », le mot d'ordre de la diplomatie française, les événements le prouvent, a été, pendant vingt cinq ans, de « travailler à l'éviction des Américains et de leurs amis partout où ils se trouvent. »

Ainsi, aujourd'hui, nous pouvons être satisfaits. Les Américains ont rembarqué. Les communistes ont gagné. Et l'Indochine est définitivement perdue pour l'Occident.

Des mots ? Non ! Des faits !

Quand, au Viet-Nam, en 1955, le Président Diem, nationaliste et anticommuniste intégral, s'attaquait aux sectes, qui mettaient le pays en coupe réglée et le livraient à l'anarchie, le chef de notre gouvernement, en pleine bataille de Cholon avec les Binh Xuyen, le désavouait, et l'armée fran-

çaise les ravitaillait, avant de sauver le chef de ces bandits (1).

Quand, au Cambodge, en 1959, un général, commandant de deux provinces, Dap Chhuon, organisait un soulèvement pour renverser Sihanouk, ce grand ami de la France qui nous avait mis à la porte de son pays et pactisait avec les Vietcong, l'ambassadeur de la République Française, défenseur du trône et de l'autel, s'en allait avec son compère de la République Populaire de Chine le dénoncer à Monseigneur, qui le faisait fusiller (2).

Quand, au Laos, en 1960, le parti du général Phoumi Nosavan, ennemi résolu des communistes, gagnait les élections, le S. D. E. C. E. s'assurait les services d'un idéaliste empressé, le capitaine Kong Lé, pour fomenter un putsch « neutraliste », et, à la faveur du chaos ainsi créé, la France, de concert avec la « chère et puissante Russie », non seulement remettait en selle par le biais d'une conférence internationale l'autre résistant grand ami de la France, Souvanna Phouma, mais permettait aux Pathet Lao d'accéder au pouvoir, qu'ils s'approprieraient au fil des années jusqu'à en être maîtres en totalité (3).

Avec de tels exemples, la voie du nouvel hôte de l'Elysée était toute tracée. Et ce, d'autant plus, qu'au capital d'ignorance, de rancune, et de bêtise de ses prédécesseurs, ce financier distingué, providence des conseils d'administration, allait faire l'apport de ce qui est la motivation profonde de son action, la marque de son règne, le sceau du holding « Giscard, Brantes, Brothers, Cousins, and Co » : un désintéressement sans précédent.

\*  
\*\*

---

(1) Témoignage d'amis chinois de Cholon, francophile.

(2) Norodom Sihanouk, **La C. I. A. contre le Cambodge**, François Maspéro.

(3) Georges Chaffard, **Indochine, dix ans d'indépendance**, Calmann-Lévy. Aussi, témoignage d'un ami, pilote à la compagnie franco-laotienne Aigle Azur, qui, conjointement avec les Soviétiques, assurait de Phnom-Penh un pont aérien avec Xien Khouang, dans la plaine des Jarres, quartier général des rebelles, et dont le personnel était rémunéré par l'Ambassade de France.

Le 17 avril 1975, les Khmers Rouges entraient dans Phnom-Penh. A part quelques deux cents inconscients qui avaient décidé de rester, tous les Français du Cambodge avaient été évacués par des avions envoyés de Paris pour les rapatrier. Au Viet-Nam, les Viet-cong, qui étaient passés à l'offensive depuis cinq semaines, approchaient de Saïgon. Mais, pour la colonie française, forte de plus de onze mille âmes, rien ne venait.

Les Américains, eux, avaient commencé l'évacuation depuis longtemps. Toutes les représentations embarquaient aussi leurs ressortissants. Vols spéciaux pour les Allemands, que leur ambassadeur accompagnait à l'aéroport de Tan-Son-Nhut à chaque départ (quand on verra un ambassadeur français s'occuper personnellement de ses gens, le ciel tombera en morceaux !). Les Suisses même, ces neutres, emmenaient leur monde avant d'amener leur drapeau. Unanimité totale. Les communistes arrivent ? Du vent ! Négocier avec ces zoulous ? Plus tard ! De chez nous ! Raisonnement primaire, on le voit. Digne de lourdauds comme les Américains. Comme les Allemands, évidemment. Comme les Suisses, aussi. Comme les Anglais, les Australiens, les Canadiens, également. Comme les Belges, les Italiens, les Japonais, les Chinois, les Thaïlandais, les Philippins. Bref, comme tout le monde. Mais indigne des Français, beaucoup plus intelligents, beaucoup plus futés, on le sait.

Tous les étrangers se sauvaient. Les Français devaient rester. Ainsi en avait décidé Monsieur Giscard d'Estaing, le futurologue de l'Elysée.

De cette décision, j'allai demander confirmation au vice-consul Strahlhem. Non, aucune évacuation n'était prévue. Les services du Consulat et de l'Ambassade, non plus, ne bougeraient pas. D'ailleurs, si les autres étrangers partaient, c'est que, pour eux, c'était facile. Ils n'étaient qu'une poignée. Les Français étaient plus de dix mille, il ne fallait pas l'oublier. Les Américains aussi, c'est vrai. Mais ce n'était par pareil. Des bateaux ? Où les prendre ? Et puis les Viet-cong couperaient la Rivière de Saïgon ! Des avions ? Où les trouver ? Et puis les Viet-cong bombarderaient Tan-Son-Nhut !



De toute façon, il n'y avait pas à se faire de souci. Ils auraient besoin de nous pour faire marcher le pays. La preuve : à Danang, ils avaient demandé aux techniciens français de la Compagnie des Eaux et d'Electricité de revenir travailler. Alors, pourquoi s'inquiéter ?

Le Consul général-adjoint Grosboillot, lui, fut plus net. Comme je lui faisais part de mon étonnement de voir notre ambassade nous laisser tomber aux mains des Viet-cong, alors que les autres représentations évacuaient leurs ressortissants, il me dit d'un ton sec : « Monsieur, chaque gouvernement a sa politique. Le gouvernement français a la sienne ». A quoi je répondis sur le même ton : « C'est vrai. Mais je constate que le gouvernement français fait sa politique avec la liberté, et peut-être la vie des Français ».

Paroles historiques, s'il en fut. Que les événements confirmeraient sans tarder. Et que, je dois le dire, j'ai été le seul Français du Viet-Nam à faire entendre à nos représentants (4). Car la colonie française, chloroformée par Paris, somnolait. Et elle allait tomber en léthargie après l'arrivée de d'Ornano, noir corbeau dépêché par le pouvoir pour assurer les Français de la sollicitude du châtelain, et les prier de rester pour maintenir la sacro-sainte « présence française », ce qui signifie, trente ans d'histoire nous l'ont enseigné, présenter leurs arrières-trains aux bottes des « libérateurs », par nous cirées (5).

Malgré tout, des Français avaient quitté le Viet-Nam, par l'avion régulier d'Air France. Et d'autres allaient le faire. Mais, finalement, très peu partiraient. C'est que les Vietnamiens, aussi inconscients que nos représentants, avaient décidé de refuser le visa de sortie à tous ceux qui, autochtones ou étrangers, avaient contracté des dettes bancaires, à titre personnel, ou au nom d'une société.

---

(4) A part, évidemment, nos grands journalistes, qui, muets à Saïgon, nous rassasieront plus tard, dans leurs livres, de pronostics à retardement.

(5) Le sénateur d'Ornano, missi dominici de l'Elysée, et proposé aux catastrophes, sera plus tard envoyé en Iran pour évaluer

Les Américains, qui, au début, s'étaient soumis à l'ukase des autorités, qui en plus exigeaient des quitus ou des certificats de non-débet de quatre ou cinq administrations, étaient vite passé outre, et embarquaient leurs gens directement, comme chez eux, sans se soucier de la réglementation. Et non seulement leurs gens, mais aussi les Vietnamiens munis de visas d'entrée aux Etats-Unis, que leur ambassade délivrait du matin au soir, sans discontinuer.

Nos représentants auraient pu en faire autant. Vingt rotations, entre Bang-kok et Saïgon, d'un seul gros porteur, Boeing 747 ou DC 10, si nécessaire emprunté aux Américains, et le tour était joué (6). Les onze mille Français du Viet-Nam étaient dehors. Avec leur argent et leurs bijoux. Sauvés, les Français de souche, presque tous dans les affaires, et sauvés les Franco-vietnamiens, que leurs familles nombreuses mettaient hors d'état d'acheter des billets.

Mais Monsieur Giscard ne le voulait pas. Car il avait son plan. Plan pour l'exécution duquel la colonie française devait servir de caution. Plan de collaboration avec le gouvernement « neutraliste » à participation communiste que nous allions mettre sur pied, l'idéal, ou avec le Gouvernement Révolutionnaire Provisoire (7), si l'affaire tournait mal. Collaboration du grand capital, dont Monsieur Giscard, ses ministres, ses amis, ses parents, sont les éminents représentants. Au nom de l'anticommunisme, évidemment, dont ils sont, en période électorale, les champions intransigeants.

\*  
\*\*

Le « plan Giscard », pour le Sud Viet-Nam, consistait en « réconciliation nationale » à participation communiste. Les Américains sont mis sur la touche. Avec la bénédiction

---

les dégâts, quand la même politique d'aide aux révolutionnaires aura donné les mêmes brillants résultats.

(6) Pour Kolwezi, où des vies humaines étaient en danger, mais aussi d'importants intérêts, Monsieur Giscard a pu, cette fois, trouver des avions (américains). Les dirigeants du R. P. R., de l'U. D. F. et du P. S. aussi, quand il s'est agi de participer à la comédie politicienne des « Damnés de la mer ».

(7) Gouvernement fantôme, création d'Hanoï.

des Viet-cong, reconnaissants, nous reprenons la première place à Saïgon.

Notre souverain, cet homme si riche, collaborateur des communistes ? Oui. Mais attention ! Pour le bon motif ! Car il faut distinguer.

Monsieur Giscard d'Estaing, président à particule, descendant des quatre rois qui en mille ans firent la France, époux de la châtelaine Anne-Aymone de Brantes, héritière des Schneider, n'est pas un rouge. Il ne cotise pas au Parti communiste français. A celui d'U. R. S. S. non plus. Et à celui du Viet-Nam encore moins. C'est un libéral. Qui aime tout le monde. Disons, tous les gens utiles. Donc les communistes aussi. Car les communistes sont quelquefois bien utiles. Comme au Viet-Nam, pour nous débarrasser des Américains. Mais, des communistes, s'il en faut, il n'en faut pas trop. Car les communistes maîtres du pouvoir, c'est la mort des conseils d'administration. Donc la mort de l'élite, à qui son héroïsme au cours des années noires a valu, en 1944, d'hériter du pouvoir. En un mot, la mort de la France. Or, Monsieur Giscard est patriote. La France, c'est ce qu'il aime par-dessus tout. Il aime donc son élite. Et donc ses conseils d'administration. Aussi, son rêve, c'est que ces conseils administrent en paix. Et qui dit paix, dit paix sociale. Et donc union nationale. C'est pourquoi, en temps de crise, Monsieur Giscard invite à l'Elysée Monsieur Mitterand et Monsieur Marchais.

Pour notre Président, on le répète, l'union nationale, c'est l'idéal. En France, on n'y est pas encore arrivé. Mais, patience, il ne faut pas désespérer.

Au Laos, on y était. Un quart de droite, un quart de gauche, deux quarts de centre. Cocktail signé France. Et présidé par Valéry Souvanna Phouma, notre obligé. C'était parfait. Quoi de mieux, donc, que de copier le modèle laotien. D'autant plus qu'il s'agissait d'une création de notre Guide vénéré. Et que cette solution avait toujours été la panacée de ce grand visionnaire, organisateur infatigable de l'Univers.

Le « plan Giscard » de 1975, c'était le « plan de Gaulle »

de 1961 pour le Laos, repris en 1964 pour le Viet-Nam, épousseté et ressorti en 1966 pour le fameux discours de Phnom-Penh (8). Non revu et non corrigé. Inchangé.

Monsieur Giscard pastichait Danton qui s'y connaissait lui aussi en trahison : « De la continuité, encore de la continuité, toujours de la continuité, et la France (au Viet-Nam) est sauvée ».

Mais, direz-vous, les communistes sont des gens dangereux. A franchement parler, des forbans. Qui ne respectent rien. Ne tiennent jamais leurs engagements. Voyez les précédents : la Russie, la Pologne, la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, et j'en oublie. La Chine aussi, souvenez-vous : Tchang Kai Chek passant le détroit de Formose avec les débris de son Kouo min tang. Et, les communistes vietnamiens, ce n'était pas rien. C'était l'armée de Dien Bien Phu. Qui avait mis la nôtre au tapis de la façon que l'on savait. Faire constituer un gouvernement de « réconciliation nationale » auquel ils participeraient, c'était duper les Vietnamiens. Collaborer avec eux, c'était trahir les Français. Car tout cela finirait mal, c'était à prévoir. Et Monsieur Giscard, qui n'est tout de même pas le dernier des idiots, devait le savoir.

Permettez ! Si vous raisonnez ainsi, c'est que vous n'avez pas saisi. Que vous a échappé la quintessence du jeu de Valéry. Et c'est normal. Car la politique indochinoise, c'est l'affaire de gens instruits. Qui cogitent. Et surtout ne se laissent pas tromper par les apparences.

Suivez-moi bien. Si vous avez assez d'intelligence.

Ces communistes, futurs composants du gouvernement tripartite, ce n'était pas des communistes du Nord. C'était des communistes du Sud. Indépendants. Différents. Et même pas des vrais communistes. Des résistants d'abord et surtout.

---

(8) Le 30 août 1966, Monsieur le Général de Gaulle, de Phnom-Penh « sommat Washington de faire connaître la date de la fin de son engagement dans la péninsule » (Jean Lacouture, *Historia* n° 25, 1972).

Des patriotes qui, comme leurs aînés français, combattaient héroïquement pour libérer leur pays du joug de l'envahisseur. Des démocrates aussi, exaspérés par les régimes dictatoriaux de Diem et de Thieu. Les doctes spécialistes de l'Indochine, chevaux de retour de la subversion, le chaleureux Chaffard, messenger du FNL, le dévoué Devillers, historien du Viet-minh, le laborieux Lacouture, hagiographe de Ho chi Minh, le tonifiant Todd, œnologue distingué, et le « scholar » franco-américain Bernard Fall, docteur ès guerres d'Indochine, oracle patenté de la bourgeoisie éclairée, nous l'avaient assez expliqué, en long, en large, et en travers, dans les tribunes de l'« intelligentsia », le « Nouvel Obs » des Rothschild, « L'Express » des Schreiber, et « Le Monde », des can bô d'Uriage (9).

C'était ça, les membres du Front National de Libération. Du Sud. Qui avaient constitué un Gouvernement Révolutionnaire Provisoire. Du Sud. Et il fallait être de la plus insigne mauvaise foi, comme un vichyssois, sourd comme un maurrassien, aveugle comme un milicien, ou abruti comme un hitlérien, pour soutenir que ces organisations n'étaient que des créations d'Hanoï, des attrape-nigauds, comme disent les gens polis, ou des pièges à sons, comme on dit dans l'aviation. Valéry, qui a l'esprit vif, avait, lui, tout de suite compris.

Les statistiques de l'infiltration nordiste ? « Signification ubuesque ! ». L'agression du Nord ? « Thèse risible ! ». D'ailleurs, qui sont les chefs de ces organisations ? Ces analystes chevronnés nous l'apprenaient avec force détails : Maître Nguyen huu Tho, avocat, président du FNL, le docteur Phung van Cung, vice-président, l'architecte Huynh tan Phat, président du GRP (10). « Trois hommes

---

(9) Dans un article du « Nouvel Obs », digne de figurer en bonne place dans l'« Anthologie de la bêtise » (tome Indochine), Todd nous démontrait, preuve à l'appui que les communistes d'Hanoï importaient du vin de messe pour les catholiques, sous les bombardements.

Can-bô : cadre, en vietnamien.

(10) Nguyen huu Tho et Huynh tan Phat sont actuellement tous deux vice-présidents de la République socialiste du Viet-Nam.

notoirement d'origine bourgeoise ». « Aucun d'eux n'appartient au parti communiste ». Ce qui prouve sans discussion que « le Front est bien composé de patriotes d'origines diverses, et que son programme, cautionné (sic) par un Cung, un Tho, un Phat, n'est pas celui d'un parti communiste » (11).

Vous n'êtes pas convaincus ? Demandez le programme !

« Former un gouvernement d'union nationale et démocratique groupant les personnes les plus représentatives de toutes les couches populaires, de toutes les nationalités, de toutes les religions, de tous les partis patriotiques et démocratiques, de toutes les personnalités patriotes et de toutes les forces qui ont contribué à la libération nationale (*assez ! le gouvernement étouffe !*).

Promulguer et réaliser largement les libertés démocratiques : liberté de parole, liberté de presse et de publication, liberté de réunion, liberté syndicale, liberté de créer des organisations et des partis, liberté de croyance, liberté de manifestation. Assurer aux citoyens l'inviolabilité corporelle, la liberté de résidence, le secret des correspondances, la liberté de déplacement, le droit au travail et au repos et le droit à l'étude » (*n'en jetez plus ! la cour est pleine !*) (12).

Ces faits rassurants, ces démonstrations convaincantes, ce programme alléchant, notre châtelain n'en était pas ignorant. Car, ne l'oubliez pas, c'est informé, un Président ! Le soir, à la veillée, ça ne lit pas que du Maupassant !

Tout cela, et davantage, l'honorable Lé Duan, Grand Maître de la confrérie de l'oncle Ho, l'avait confirmé au pâtissier Jacques Duclos, en tournée à Hanoï. Qui, par ses amis du « Monde », en avait informé l'autre monde, le grand, celui du grisbi et de l'Elysée réunis (13).

Et ce gouvernement de « réconciliation nationale », c'était justement aussi la solution de Jacques Laurent, de

(11) Toutes ces citations sont extraites de l'ouvrage de Georges Chaffard : **Les deux guerres du Viet-Nam**, La Table Ronde.

(12) **Du FNL au Gouvernement Révolutionnaire Provisoire**, Etudes vietnamiennes, n° 23, Hanoï.

(13) Georges Chaffard, **Les deux guerres du Viet-Nam**, La Table Ronde.

« Caroline chérie » l'auteur, polémiste de droite que Valéry, féru de littérature, devait connaître par cœur (14).

Apôtre du consensus et de l'union, comment notre Président aurait-il pu hésiter, après cet assaut dialectique conjugué des Cosaques et des Hussards de l'opposition ?

\*  
\*\*

Pour la réalisation du « plan Giscard », le cousin du souverain, l'ambassadeur Mérillon, notre homme à Saïgon, n'allait pas ménager sa peine.

Mais, sécurité d'abord. Pas celle des Français, bovidés sans intérêt. La sienne.

Pour l'assurer, notre représentant faisait venir sans délai un peloton de gendarmes. Et rehausser de deux mètres le mur d'enceinte de son ambassade, pour décourager quiconque pourrait avoir l'idée malsaine de venir s'y réfugier. Puis, comme les grands chefs prêchant d'exemple, après avoir instamment prié ses compatriotes de rester avec leurs familles pour maintenir la présence française, il allait mettre Madame l'Ambassadrice, ses boyesses, ses valises, et ses multiples colis, dans l'avion de Paris.

Les priorités étant ainsi réglées, Monsieur Mérillon passait à l'action.

D'abord, bien marquer les positions.

Notre Président, par la voix de son ministre des Affaires étrangères, ayant informé le monde, et donc les Viet-cong, de son désir de voir le Président Thieu abandonner le pouvoir (ce qui, contrairement aux apparences, ne constituait pas une ingérence dans les affaires intérieures d'un pays ami : comme l'enfer du Ténia, l'ingérence, c'est les autres), l'ambassadeur prenait ses distances. Pour encourager les Vietnamiens à la résistance. Résistance à leur gouvernement, et non aux Viet-cong, s'entend.

---

(14) Jacques Laurent, **Ce que j'ai vu au Viet-Nam**, La Table Ronde.

On vit ainsi Monsieur Mérillon, ambassadeur de la République Française, seul de tout le Corps diplomatique, à l'invitation de l'opposition, assister au premier rang, entouré de ses chefaillons, à une messe pour la « paix », célébrée par Monseigneur Binh en la cathédrale de Saïgon.

Puis, la grande affaire, l'accession au pouvoir de l'équipe choisie.

Pendant des jours, notre dévoué ambassadeur, fanion au vent, et suivi de ses argousins, allait alors sillonner les rues de la capitale, étoile d'un ballet triangulaire auquel il faisait participer ses valets, entre sa forteresse, le palais Doc Lap, et la villa de l'amateur d'orchidées, champion de tennis et des pacifistes, futur Président.

De ce côté-là, pas de surprise. On savait ce que notre prestigideur improvisé allait sortir de son huit-reflets :

Duong van Minh, dit « le gros Minh », ex-général, demi-tombé de Diem, Boudha inamovible des neutralistes, éminente baudruche successivement engraisée par les Français, les Vietnamiens, et les Américains, personnage plus que suspect, dont un frère servait chez les Nordistes, et entouré d'une cour de cryptos qui, après avoir été ses ministres d'un jour, se retrouveraient tous hauts fonctionnaires chez les moscoutaires (15).

Nguyen van Huyen, ex-président du Sénat, vénérable potiche, et confident égotant de Monseigneur Nguyen van Binh, archevêque de Saïgon et chef de l'opposition apostolique et romaine à l'antéchrist Nguyen van Thieu, catholique pratiquant (16).

---

(15) Voir à ce sujet l'ouvrage très instructif du crypto-communiste italien Tiziano Terzani, correspondant en Extrême-Orient de l'hebdomadaire allemand « Der Spiegel », ami de la bande, La chute de Saïgon, Fayard.

(16) Monseigneur Binh, libéré du méchant dictateur Thieu, partage aujourd'hui son temps entre le sacerdoce et des travaux d'intérêt public (les journaux vietnamiens nous l'ont montré, l'année dernière, construisant des ouvrages défensifs), pendant que les séminaristes et les religieuses du grand séminaire de St Joseph font alterner les études théologiques avec la fabrication des pneus de bicyclette.



Vu van Mau, ex-ministre des Affaires étrangères de Diem, illuminé par Çakyamuni la veille de l'assassinat du président, et, depuis, cocher attitré des agités roses et rouges du Grand et du Petit véhicule (17).

Pour ces tractations, notre Mérillon, débordé mais avisé, avait recruté un collaborateur de choix en la personne du sémillant général Tran van Don, coqueluche des bourgeois sur le retour, comme Minh ex-gaulois, et comme lui aussi client assidu des râteliers internationaux, l'honnête courtier qui, au nom des conjurés du putsch américain, avait encaissé du patricien Cabot Lodge le million de dollars du salaire de la trahison. Présentement vice-premier ministre et ministre de la Défense nationale : industriel et désintéressé comme toujours, il allait, pendant ces jours de débâcle, s'employer activement à abattre son deuxième président, s'acquérant ainsi la reconnaissance éternelle de la France, et un passeport pour venir y couler ses vieux jours (18).

Ne manquait à cette collection d'hommes de bien, que le troisième Judas du triumvirat de généraux de 1963, le noble Ton tat Dinh, le traître plus que parfait, retenu par le jeu, l'alcool, et les filles, ses quotidiennes activités depuis le partage des trente deniers.

\*  
\*\*

Les événements se précipitaient. Les communistes arrivaient. L'opposition à Thieu montait. La pression sur lui aussi. Dès lors, ce n'était plus qu'un jeu d'enfant de rallier des députés et des sénateurs affolés au plan de l'Elysée et de la Résidence, qui correspondait point par point à celui des patriotes de la « Deuxième Résistance ».

Thieu, le président, devait démissionner, disaient en

---

(17) Les trois acolytes, Minh, Huyen, et Hau, ont été laissés en liberté, alors que tous les politiciens, même ceux de l'opposition à Thieu, ont été envoyés à la rééducation.

(18) Le chiffre d'un million de dollars a été avancé par Wilfred Burchett dans son ouvrage *La seconde Résistance*, Gallimard. Pour l'organisation et le financement du putsch, voir surtout *The Pentagon Papers*, Bantam Book.

chœur les communistes et l'accordéoniste : Thieu, abandonné par tous, démissionnait.

Huong, le vice-président, qui lui succédait, n'était que le « frère de Thieu » selon « l'autre côté » et qu'un « vieux radical-socialiste », d'après le côté français, et devait s'en aller : Huong, cédant aux injonctions, s'en allait.

Minh, le neutraliste, convenait aux « frères », et plaisait aux cousins : Minh devenait président, prenait Huyen pour vice-président, et nommait Mau chef du gouvernement.

La belle ouvrage ! Gagné pour le trio ! Comme dans le scénario.

Ce Mérillon, quel citron ! Et le cousin Giscard ? Talleyrand, à côté de lui, quel toquard !

Vive le gouvernement triparti, d'entente, des trois tendances, à trois composantes, de coalition, d'union nationale, de concorde nationale et de réconciliation nationale !

Mais quoi ? Les Viet-cong, pour négocier, exigeaient un supplément : le départ des derniers Américains.

Big Minh transmettait et suppliait : les derniers Américains partaient.

Ouf ! Cette fois, ça y était !

Vive le Viet-Nam libre et indépendant ! Vive la paix !

Non ! C'est pas vrai ! Les Viet-cong posaient encore une condition. Mais la dernière. Promis, juré, croix de bois, croix de fer : la capitulation de l'armée.

Le général Minh, le cœur serré, s'y résignait. Les « frères du Nord » avaient fait tellement de sacrifices. On devait se montrer compréhensifs !

Sur son ordre, l'armée capitulait.

Cette fois, ça y était, non ?

Cette fois, ça y était. C'était terminé. Clos. Les Viet-cong annonçaient qu'ils n'avaient plus rien à demander.

Et plus rien à discuter.

Parce qu'ils avaient gagné.

(à suivre)

Robert VICTOR.

Giorgio ALMIRANTE.

## PRÉSENTATION

# de l'œuvre de Robert BRASILLACH <sup>(1)</sup>

### III

#### *Le théâtre et le cinéma*

L'amour du théâtre (et celui du cinéma) a été une constante dans la vie et dans la féconde activité littéraire de Brasillach. Comme nous l'avons vu, il a trouvé moyen d'introduire des parties scéniques dans ses romans eux-mêmes : et, même en laissant de côté cette présentation propre au théâtre, c'est presque toujours par le dialogue que s'exprime l'introspection psychologique qui est une importante partie de ses ouvrages narratifs.

Cet amour du théâtre, amour si intense qu'il a quelque chose de charnel, se montra chez lui pour la première fois le 16 décembre 1926, alors qu'il n'avait pas encore dix-huit ans et qu'il assistait à une représentation d'*Hamlet* réservée aux élèves du lycée Louis-le-Grand. Les interprètes en étaient ces fameux Pitoëff, auxquels depuis cette soirée Brasillach se lia par l'admiration, la dévotion et finalement par une amitié réciproque. Dès le lendemain, il écrivait son premier article de critique théâtrale, consacré à cette soirée mémorable et tout particulièrement à la glorification de l'interprétation des Pitoëff.

Sur la scène elle-même Brasillach entra bientôt comme protagoniste, c'est-à-dire comme auteur d'œuvres théâtrales, deux d'entre elles étant d'une importance significative *Domrémy* et *Bérénice*.

---

(1) Voir *Défense de l'Occident*, n° 172 (mars 1980) et 173 (avril 1980).

Parler de *Domrémy*, c'est avant tout rencontrer la question de l'importance que prit dans la vie et dans l'œuvre de Brasillach le mythe religieux de Jeanne d'Arc.

Dans les *Poèmes de Fresnes*, devant la pensée de la mort — quand il n'avait plus que l'Évangile dans sa cellule solitaire et qu'il écrivait le poème qu'il appelle son *Testament* — Brasillach évoquait « les saints français », unissant ainsi la pensée de la patrie et celle de la religion. On peut être sûr qu'à ce moment à cette heure dernière, c'est à Jeanne d'Arc qu'il pensait, à Jeanne d'Arc vers laquelle il se tourna dans toutes les circonstances graves de son existence. Il n'est pas douteux qu'il fut en cela orienté et guidé par l'enseignement et l'exemple de Charles Maurras, qui avait écrit des pages magnifiques sur la Sainte nationale de la France : mais il est facile de deviner que la conception de la vie de Brasillach qui tendait à la fois au mysticisme et à la recherche du bonheur, non seulement dans l'espérance d'un avenir au-delà de la mort, mais dans l'accomplissement d'une mission sur cette terre, devait lui donner comme modèle religieux une Sainte entre toutes les autres, Jeanne d'Arc, patronne de la France.

C'est à Jeanne d'Arc qu'est consacré le drame intitulé *Domrémy*. Mais Jeanne d'Arc n'y apparaît pas. Avec une sorte de pudeur, la pudeur du fidèle qui n'ose pas lever les yeux vers la face de la Sainte à laquelle il se voue, Brasillach ne met pas Jeanne d'Arc en scène. Le principal acteur de ce drame collectif (c'est encore une fois la résonance collective du lyrisme de Brasillach, cette résonance collective que nous avons déjà vue toute instinctive, intérieure et en même temps profondément perceptible pour tous les hommes) est le village de Domrémy, village natal, Bethléem de Jeanne d'Arc. Et le personnage essentiel, centre du drame et du pathétique qui s'en dégage, est la petite Hauviette, la sœur de Jeanne d'Arc. Hauviette est la première parmi les habitants de Domrémy, parmi les parents et les amis de Jeanne, et la seule peut-être, à *sentir* la sainteté de Jeanne. Mais à cause de cela même elle en est bouleversée et décontenancée : tellement que, tandis que les flammes du bûcher détruisent le corps de Jeanne et en sanctifient l'esprit et l'exemple,

les flammes de la tentation terrestre cherchent à brûler le corps de la douce Hauviette qui résiste avec courage et se sacrifie elle-même, sacrifie sa vie de femme, son propre désir d'un amour charnel et honnête, et accepte une existence solitaire et amère, vouée à la Sainte qu'elle aimait, mais consciente en même temps de la déchirure irréparable que l'héroïsme et la sainteté infligent au bonheur.

« Le sujet véritable de *Domrémy* note Maurice Bardèche, est la difficulté de l'héroïsme et de la sainteté. Tout héroïsme est scandale et détruit les bonheurs paisibles... On retrouve dans *Domrémy* ce dialogue si essentiel dans l'œuvre de Robert Brasillach entre son sentiment profond du bonheur terrestre et son sens de la grandeur et de la mission » (1).

Nous sommes donc, encore une fois, en présence d'une confession, du lyrisme personnel qui domine dans toute l'œuvre de Brasillach. Et nous sommes aussi en présence des sentiments même et de la tragédie même qui trouveront leur plus haute expression dans la prison de Fresnes et dans les poèmes qui y furent écrits. Qu'on tienne compte alors que *Domrémy* fut écrit en 1933, c'est-à-dire au premier moment où l'écrivain prend congé de sa jeunesse, quand il accomplissait à Lyon son service militaire et qu'il se sentait confusément voué, à l'exemple de son père tué au Maroc, à une mission exemplaire aboutissant au sacrifice.

Mais nous sommes aussi en présence avec Hauviette d'un personnage féminin qui ne doit rien aux souvenirs, qui ne reproduit pas les traits de la sœur de l'écrivain ou de sa mère, mais qui se rapproche plutôt de cette Catherine dont nous avons parlé plus haut, qui resurgira quelques années plus tard dans l'imagination de l'écrivain et qui, en tant que personnage théâtral est déjà une première esquisse de la figure charnelle et somptueuse, mais toujours inquiète, de la reine Bérénice.

Elle est encore celle que nous avons remarquée ailleurs, la femme « évanescence », celle qui s'éloigne, qui refuse le

(1) O. C. Club de l'honnête homme, t. IV, p. 2.

doux calice ou que le destin contraint à le refuser au moment même où tout se réunit, où tout l'invite, où tout logiquement conduit à la réalisation d'un bonheur charnel éphémère, mais délicieux. Et elle est aussi la femme dans la plénitude de ses charmes et de ses désirs, qui traverse la vie imaginaire du poète et qui échappe, s'écoule entre ses doigts, comme il le dira dans un des poèmes de Fresnes de l'existence qui « fuit » entre ses doigts comme une eau qui coule : figure fugitive qui continue en vain à lui murmurer, dans le songe qu'il fait, les appels enchanteurs du monde, la voix de sirène de la félicité.

Dans les scènes de *Domrémy* les deux dialogues de l'adieu, à vingt ans de distance l'un à l'autre, entre Hauviette et celui qu'elle aime sans pouvoir les rejoindre font de la jeune fille un personnage inoubliable que quelques touches légères du sculpteur suffisent à fixer dans sa vérité concrète et dans son déchirement charnel. Écoutons-la :

« HAUVIETTE — Jean !

« JEAN — Que veux-tu ?

« HAUVIETTE — Jean, je crois que je ne me marierai jamais avec toi.

« JEAN — Ne sois pas folle.

« HAUVIETTE — Je ne suis pas folle. Ne parle pas. Si tu savais comme chacun de tes mots me fait très mal, j'espère que tu te tairais. Non. Jean, je ne marierai jamais avec toi. Il faut que tu t'en ailles, que tu quittes le pays. Je ne peux plus te voir, Jean. Pendant que tu me parles, quand j'essaie de dire oui, de penser comme toi, ne pense pas qu'il s'agit d'une feinte. Sincèrement, je fais tous mes efforts, mais je sais que je suis méchante et que je te trahis. Tout cela contrariera chaque jour de notre vie. Va-t'en. Je ne veux plus de toi. Je t'aime, Jean, je t'aime. Je ne veux plus de toi.

« JEAN — Chère petite folle. Que j'aime à te voir ainsi, toute révoltée contre toi-même, toute tendue et crispée, molle et dure, comme une bête pleine de sursauts.

« HAUVIETTE — Je ne plaisante pas, Jean.

- « JEAN — Ne sois pas sotté.
- « HAUVIETTE — J'ai dit la vérité, Jean : je ne veux plus de toi.
- « JEAN — Et tu dis que tu m'aimes !
- « HAUVIETTE — Je ne veux plus de toi, parce que je t'aime.
- « JEAN — Hauviette, tu me fâches.
- « HAUVIETTE — Ne comprends-tu pas qu'il faut me laisser ? Qu'il faut que tu t'en ailles ? Que tu t'en ailles avec tes caresses, tes cajoleries, ta sournoiserie, tout ce que j'ai toujours détesté chez toi, ton sourire, ta manière de te moquer et de ne rien prendre au sérieux, et toute cette faiblesse qui est la mienne dès que tu parais, parce que tu ris comme un enfant et je me sens à côté de toi et petite, et déraisonnable, et faible, et ayant besoin d'être protégée ? Je ne veux plus de toi, je ne veux plus de toi, je ne veux plus de toi.
- « JEAN — Tout cela pour cette folle ! Pour cette fille qui s'est sauvée de chez elle !
- « HAUVIETTE — Oui, dis-moi du mal d'elle, et du mal de tout ce que j'aime. Montre-toi comme il faut que je te voie, avec ton amour de ce qui est respectable, ta connaissance de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas, et cette certitude si insupportable qui est la tienne, et ton cœur médiocre, médiocre. Montre-toi comme tu es, que je puisse te détester, et sois maladroit au moins une fois dans ta vie, toi qui es si habile, et qui sais toujours ce qu'il faut dire.
- « JEAN — Je vais te laisser, Hauviette. Tout cela me peine infiniment. Je ne veux pas me mettre en colère.
- « HAUVIETTE — Jean !
- « JEAN — Qu'y a-t-il ?
- « HAUVIETTE — Viens. Laisse-moi te toucher. Laisse-moi, de ma main, toucher ta figure, et ton corps que je ne connaîtrai jamais comme la femme connaît le corps de son mari. Laisse-moi toucher tes mains qui ne me

prendront plus, tes yeux, ta peau résistante, bien tendue sur tes os à toi, ta bouche Jean.

« JEAN — Mon enfant chéri.

« HAUVIETTE — Laisse-moi te toucher encore, avant que tu ne me quittes et ne me laisses toute seule. J'aurais voulu, Jean, t'appartenir. Je peux te le dire maintenant. Mes mains te le diront mieux encore que moi, qui s'accrochent à ton cou, s'agrippent à tes vêtements et ne veulent pas te laisser partir sans retenir un peu de ta chaleur et de ton odeur, mes mains, mes pauvres mains. Encore un instant. Ne me parle plus. Laisse-moi poser les mains sur tes épaules, te tenir ainsi, près de moi, et pourtant loin, à distance de bras, déjà parti. Laisse-moi une seconde encore te tenir.

« JEAN — Tu vois bien que c'est impossible, Hauviette, et que tu ne me laisseras pas partir. Pourquoi cette folie ?

« HAUVIETTE — Jamais je ne t'aurai près de moi aussi longtemps. Une seconde encore. Va-t'en maintenant.

« JEAN — Hauviette !

« HAUVIETTE — Va-t'en ! Va-t'en » (1).

#### *La polémique de « Bérénice ».*

La seconde pièce de Brasillach, et la plus célèbre, *Bérénice*, fut écrite en 1940, dans les premières semaines de sa captivité en Allemagne. Une partie de la 3<sup>ème</sup> Armée française à laquelle Brasillach appartenait, avait été internée dans la petite ville alsacienne de Neuf-Brisach, vidée de ses habitants et transformée en un camp de rassemblement où se trouvaient réunis 50 000 hommes. C'était le début de juin : Installé à la maison du juge cantonal qui avait une salle de bain et une petite bibliothèque, Brasillach se sentait parfaitement à son aise. « J'écrivais sur le beau papier bleu à en-tête du Tribunal cantonal une pièce sur Bérénice que j'avais envie d'écrire depuis la classe de seconde, fondée sur les

---

(1) Domrémy, O. C., t. 4, p. 101.



deux faits historiques que Bérénice était juive et qu'elle avait quatorze ans de plus que Titus. La fameuse rupture a été, en somme, la conclusion logique d'une liaison trop longue en même temps qu'un drame de la race ». (2)

La pièce fut terminée au cours du même été, au camp de prisonniers où Brasillach avait été transféré, à Soest en Westphalie. La suite *Bérénice* fut publiée à la fin de l'occupation, en avril et mai 1944, dans la *Chronique de Paris*, revue mensuelle dont Brasillach était le rédacteur en chef.

Mais la grande colère déchaînée par *Bérénice* eut lieu plusieurs années après la mort de l'auteur, en 1957, quand eut lieu la « répétition générale » de la pièce et la première représentation devant la presse. Des représentants de la « résistance », à la tête desquels se trouvaient des responsables de la communauté israélite, firent pour la seconde fois le procès de l'écrivain fusillé, coupable de fascisme et d'antisémitisme.

La note consignée plusieurs années auparavant dans le *Journal d'un homme occupé*, que nous avons reproduite précédemment, suffit à démontrer, s'il en était besoin, que *Bérénice* n'est pas une pièce antisémite, mais qu'elle est, en plus d'un drame de l'amour (la différence d'âge de quatorze ans entre les deux amants) un « drame de la race » : drame dans lequel la sympathie de l'auteur va, de toute évidence, à la reine juive, tandis qu'il est tout aussi évident, même à une lecture rapide et superficielle de l'œuvre, que l'auteur considère avec ironie les jeunes Romains fanatiques qui se mobilisent contre *Bérénice* parce qu'elle est juive. Bardèche a tout à fait raison quand il estime : « Il est surprenant qu'on ait accusé la pièce d'antisémitisme. L'héroïne juive est manifestement l'objet d'une certaine tendresse secrète de l'auteur ». (1)

Et plus généralement, Bardèche lui-même remarque ensuite : « Il est clair que le « fascisme » de Brasillach dans *Bérénice* est particulièrement discret et feutré de toutes sor-

(2) *Journal d'un homme occupé*, O. C., t. 6, p. 426.

(1) *Introd. au Théâtre de Robert Brasillach*, O. C., t. IV, p. 5.

tes de réserves... Ce que Brasillach met avec insistance au dessus de tout, c'est justement ce qui pouvait sembler menacée par le triomphe même du fascisme, un certain individualisme, un certain mode de vie, une certaine conception du bonheur. C'est le mot de bonheur que Titus oppose à la grandeur... Paulin, qui représente le jeune militant fasciste, est un personnage que tout le monde regarde avec tendresse, mais avec quelque ironie ». (2)

La meilleure démonstration est celle que nous en donne en peu de mots l'écrivain lui-même dans le court et dramatique dialogue du 3ème acte entre Titus et Bérénice :

« BERENICE — Toujours ma race entre nous deux. Que craignez-vous donc tant de ma race. Vous tous tant que vous êtes ? Elle est dépouillée de toute terre, les prédictions de ses prophètes les plus sombres ont été accomplies, elle est dispersée comme une poussière, comme une cendre entre les nations. Et vous êtes là à avoir encore peur de cette déshéritée !

« TITUS — A cause de cet orgueil qui est dans ton humilité, Bérénice. A cause de cette assurance au fond de ton renoncement. A cause de cette étrange éternité au milieu de la dispersion. A cause des autres promesses de vos autres prophètes. A cause de cette nation effrayante qui n'a point besoin de sol pour être une nation. » (3)

Est-ce là de l'antisémitisme ? Aucun écrivain philosémite peut-être n'a écrit des pages plus belles sur la destinée du peuple d'Israël et n'en a mieux senti le drame (1). Il est évident que « l'indignation » provoquée par *Bérénice*, que les incidents violents qui eurent lieu lors de la première re-

---

(2) *Ibid.*

(3) *Bérénice*, O. C., t. IV, p. 164.

(1) Il est curieux de constater que la position de Brasillach sur le destin d'Israël est la même que celle de Renan dans son *Histoire du peuple d'Israël*, qui est une célèbre apologie pour l'identité juive. C'est aussi la lecture de Renan qui avait inspiré à Brasillach la célèbre phrase qu'on lui reprocha avec tant d'indignation à son procès : « Nous avons tous plus ou moins couché avec l'Allemagne et le souvenir nous en restera doux ».

présentation en 1957 et l'interdiction ridicule du ministre de l'Intérieur contre la représentation publique d'une pièce que, du reste, tout le monde pouvait lire, n'ont aucun rapport avec le contenu même de la pièce, ni même avec la personnalité et l'œuvre de Robert Brasillach, mais qu'ils sont plutôt un témoignage du climat persistant de guerre civile, voulu et alimenté par les mouvements de gauche en France comme en Italie, ainsi que des manifestations à la fois burlesques et indécentes des prétendus « résistants ».

Pour conclure sur le théâtre de Brasillach, non sans rappeler qu'il a été, à la suite de l'inoubliable représentation d'*Hamlet* par les Pitoëff dont nous avons parlé plus haut, un admirateur et un traducteur émérite de Shakespeare (il a écrit des traductions d'*Hamlet*, de *Macbeth*, du *Marchand de Venise*), laissons la parole à Jean Anouilh qui a porté sur le théâtre de Brasillach le jugement suivant qu'on trouvera en tête du quatrième tome des *Œuvres complètes* ».

Anouilh, après avoir exprimé d'une manière émouvante son affection pour Brasillach en février 1945 « en allant frapper de porte à porte, pendant toute une semaine, comme il le raconte lui-même, pour recueillir les premières signatures de ses confrères » afin d'obtenir une grâce qui ne fut pas accordée, parle en ces termes de l'œuvre théâtrale de Brasillach : « Je ne crois pas, pour être franc, que Brasillach était une vraie « bête de théâtre » comme on dit naïvement. Il y a des bêtes de théâtre de génie, il y a des bêtes de théâtre de talent, il y a des bêtes de théâtre bêtes, tout simplement, mais toutes ont ce caractère commun, de Shakespeare au dernier vaudevilliste : elles font partie de la ménagerie ».

Certes, Jean Anouilh a sans doute raison. Brasillach ne fait pas partie du « sérail », il n'est pas une « bête de théâtre », même lorsqu'il écrit pour le théâtre, il reste un « poète » qui parle de lui, écrit et souffre à la première personne. Mais ce n'est sûrement pas un hasard si les seules femmes qui ont une vie propre d'humanité et d'expression dans l'œuvre de Brasillach sont les principaux personnages des trois pièces qu'il a écrites pour le théâtre, si l'on accepte

d'assimiler à son théâtre, comme nous le croyons légitime, le chapitre dialogue des *Sept Couleurs*. Cela signifie, pour le dire en termes expressifs, et aussi en fonction d'un jugement objectif sur l'art de Brasillach, que, s'il est vrai qu'il ne fut pas un « homme de théâtre », une « bête de théâtre », il n'en est pas moins vrai qu'il avait un goût si profond et si immédiat de la scène, que, lorsqu'il avait à faire parler, à faire vivre, à mettre sur pied, et à mettre en relief pour les rendre durables des créatures qu'il avait imaginées et marquées de son propre sceau, c'est au dialogue scénique qu'il avait recours plutôt qu'à la résonance des poèmes ou à la prose du roman.

Une autre grande passion de Brasillach, apparentée à sa passion pour le théâtre, fut celle qu'il eut pour le cinéma. Pendant longtemps, son ouvrage le plus connu, ou, du moins, le plus répandu, a été son *Histoire du cinéma*, écrite en collaboration avec Maurice Bardèche, et précédée par une longue enquête et une documentation patiente et importante, accomplies également en fraternelle collaboration avec Bardèche.

La célébrité et l'autorité de cet ouvrage furent si grandes qu'elles valurent à l'écrivain la seule fonction officielle qui lui ait jamais été confiée et à laquelle, du reste, il renonça presque immédiatement. Quand le gouvernement de Vichy organisa son Ministère de l'Information, il eut l'idée de charger Brasillach du Commissariat National au cinéma. Mais les autorités allemandes de Paris qui se méfiaient de Brasillach opposèrent leur veto à cette nomination parce que, s'ils le connaissaient comme un ami de l'Allemagne, ils savaient aussi qu'il était un homme décidé à défendre les intérêts français et jaloux de son autorité, en mettant comme condition à leur acceptation que l'écrivain se rende personnellement à l'hôtel Majestic pour solliciter l'agrément de leurs services : démarche qu'il se refusa catégoriquement à accomplir.

Sur l'*Histoire du Cinéma*, un metteur en scène prestigieux, René Clair, a écrit une préface dont un fragment mérite d'être cité :

« A l'occasion du quarantième anniversaire du cinématographe Bardèche et Brasillach publièrent *l'Histoire du cinéma*, que l'on présente ci-après telle qu'elle parut en 1935. Il n'est pas inutile de rappeler cette date car le temps a justifié, croyons-nous, ce qui dans le titre de l'ouvrage paraît présomptueux. Les auteurs n'ont alors connu par eux-mêmes que dix années de cette histoire, mais il se trouve que ces dix années — le passage du muet au parlant — sont d'une importance capitale et qu'aucune autre époque ne les a égalées quant à la diversité des recherches, la fraîcheur des inventions et l'abondance des réussites. Ici, toute licence est donnée au lecteur de sourire et de penser que la mémoire est un verre grossissant qui donne des proportions excessives à ce qui s'attache à notre jeunesse.

« C'est aussi l'histoire d'une jeunesse que raconte cette *Histoire du cinéma*. Dans ces pages passe l'air d'une époque où le film était la grande affaire, où l'on courait des salles de la rive gauche à celles des boulevards avec la même ardeur qui poussait à lire Proust, Bernanos, Céline ou Aragon, où l'on était assez passionné pour ne pas se soucier de paraître sérieux et où l'on pratiquait le seul anticonformisme qui ne soit pas une duperie : la liberté de penser chacun pour soi.

« Les discussions ne manquaient pas alors et ce livre en fait entendre les échos lointains. Mais si l'on n'est pas toujours d'accord avec ses auteurs on ne peut qu'être séduit par leur enthousiasme et leur allégresse. Ils aiment à aimer et ne s'attardent pas à blâmer ce qu'ils ne goûtent point. On ne trouve chez eux aucune de ces oppositions formelles, aucun de ces ostracismes puérils qu'impose l'engagement dans une chapelle ou un parti. En outre, comme ils savent ce qu'ils veulent dire, ils écrivent limpiquement et ne recourent pas à l'obscurité afin de paraître profonds. Ces normaliens n'ont cure d'étaler leur savoir et la politique n'égare pas leurs jugements. Tout cela, à l'heure où j'écris, n'est guère à la mode » (1).

---

(1) O. C. t. 10, p. 14.

Nous pensons qu'il est inutile d'ajouter quoi que ce soit à cette citation, à l'exception d'une seule remarque : le goût du cinéma et la parfaite connaissance de la production cinématographique dans les années capitales du passage du muet au parlant ont enrichi l'imagination de l'écrivain et le miroir du romancier : car les figurines qui forment comme un motif autour des romans de Brasillach sont souvent tirées des films qu'il aimait et forment une sorte de contrepoint, au moins partiel, à la narration autobiographique qu'ils nourrissent d'éléments imaginaires.

### *Les Essais critiques.*

Il n'est pas possible maintenant de passer à la conclusion de notre étude, c'est-à-dire à la partie qui concerne *l'engagement* humain et politique de Brasillach pendant sa trop courte et dramatique existence, en examinant en détail, même sommairement, tout le reste de son œuvre. Nous avons déjà dit que Brasillach a vécu pour écrire, et qu'il a laissé une production remarquable par son étendue, par la richesse de sa culture, par la diversité de son intérêt intellectuel. Quand il n'écrivait pas tout spontanément, il traduisait et il a donné ainsi des transcriptions tout à fait personnelles et, pour ainsi dire, dictées par une sorte d'inspiration. Rappelons ici avec plaisir les remarques qui ont été faites par un ami de Brasillach devenu un écrivain célèbre, Thierry Maulnier, aujourd'hui académicien : « Je crois bien que mon premier étonnement en ce qui le concernait, fut qu'on pût trouver dans les courtes journées le temps d'écrire autant, de lire autant, de vivre autant, et de trouver encore le loisir d'être paresseux, car cette incroyable utilisation des minutes gardait un style de nonchalance, une onctueuse tranquillité orientale » (1).

Parmi ces écrits divers, à part les deux grandes revues autobiographiques dont nous aurons souvent à nous servir dans la suite de cette étude, *Notre Avant-Guerre* et le *Jour-*

---

(1) O. C. t. VII, préface, p. 20.

*nal d'un homme occupé*, ses essais critiques ont une importance particulière. Pratiquement, le talent de tous les écrivains français qui furent ses contemporains a été analysé dans les articles de critique littéraire réunis en volume par Brasillach dans *Portrait* et *Les Quatre jeudis* ou rassemblés pour l'essentiel dans le recueil de ses *Œuvres complètes*. Rares sont dans cet ensemble les jugements négatifs. Mais deux « repentirs » valent la peine d'être signalés, dus l'un et l'autre à des considérations personnelles ou politiques plutôt qu'à une réévaluation sur le plan de la critique littéraire. Il s'agit de Drieu La Rochelle et de François Mauriac. Pour l'œuvre littéraire du premier de ceux-ci, Brasillach n'avait certainement aucune admiration particulière : il avait même écrit sur les romans de Drieu un article sévère, peu habituel chez lui. Mais quand, au cours des événements, la personnalité de Drieu La Rochelle en tant qu'homme et en tant qu'écrivain, s'auréola de courage politique et du prestige du sacrifice, Brasillach lui consacra un article extrêmement favorable et même en certains endroits émouvant. Encore plus significatif est le cas de François Mauriac sur les œuvres duquel Brasillach avait été très sévère, et qui, malgré cela, s'employa jusqu'au dernier moment auprès du Général de Gaulle, après la condamnation et le rejet du recours en cassation, pour obtenir la grâce de l'écrivain. Brasillach en fut profondément touché. Et il ne se borna pas à écrire à François Mauriac une lettre pleine de reconnaissance pour son intervention inattendue, mais il donna des instructions pour qu'on supprimât du recueil de ses œuvres tous les articles ou essais qu'il avait pu écrire contre François Mauriac.

Mais en général, disons-le, la critique de Brasillach fut compréhensive, ouverte, et bienveillante. Aussi et surtout parce qu'il réussit à infuser son inguérissable besoin d'autobiographie jusque dans la critique littéraire. Cette « osmose » fut facilitée par le fait que ses critiques les plus importantes furent écrites pour la page littéraire de *l'Action Française* : il se trouvait, par conséquent, dans un milieu intellectuel qui lui permettait de s'exprimer à la première personne sans avoir à craindre de se mettre en contradiction avec les

directives politiques, artistiques et de convenance qui caractérisaient ce milieu. C'est pourquoi Bardèche a pu écrire : « La critique littéraire telle que la conçoit Robert Brasillach n'est nullement une critique dogmatique... Elle est résolument impressionniste. Elle est même impressionniste avec allégresse... Sa critique est joie : joie presque enfantine de donner et de faire partager, c'est l'admiration, c'est l'intelligence qui débordent et ne peuvent se taire... Il a placé en tête de ces *Portraits*, parmi ceux qui s'avancent « les mains pleines » Colette, symbole de l'instinct et Maurras, symbole de la culture. Mais comme on sent qu'il penche vers l'instinct !... Dans son chapitre sur Proust, il commence par la recherche du bonheur... Il relève des « instantanés », des « images » comme il le dit lui-même » (1).

Ajoutons ici, pour confirmation, que, si, en ses essais critiques Brasillach cite volontiers les peintres impressionnistes, il reste en revanche profondément indifférent aux recherches de la peinture chez les contemporains de Picasso. De même, il laisse pour ainsi dire entièrement de côté les écrivains de gauche (à part quelques exceptions, celles de Gide, Valéry, Mauriac). La littérature de gauche de son temps n'intéresse pas Brasillach, au moins au niveau de la polémique, parce qu'elle consacre trop de place à la politique au détriment de la littérature et de la joie de vivre dont la littérature est le moyen d'expression. Il n'en parle pas, avant tout, parce qu'elle « l'ennuie ». Et cette réaction pourrait être un utile sujet de méditation pour certains littérateurs que nous connaissons dans notre époque et dont l'œuvre respire trop souvent l'ennui.

Enfin, les traductions. Retenons à leur propos ce jugement qui s'applique à toutes les traductions réalisées par Brasillach et qu'on trouve exprimé par Maurice Bardèche à propos de la plus importante d'entre elles *l'Anthologie de la poésie grecque*, qui fut écrite à la fin de la guerre, dans l'été de 1944 : « L'originalité de cette *Anthologie*, c'est que la Grèce de Brasillach est une Grèce réaliste, rieuse, vivante,

---

(1) O. C., t. 7, p. 152-153.



d'une senteur forte, une Grèce qui sent les chevaux, l'herbe, sur laquelle flotte une vague odeur d'encens qui rappelle l'Orient. Cette Grèce sensuelle, chaude sous le soleil, chargée de fruits et bruissante de cigales, mais aussi truculente, vigoureuse, enfin telles qu'un Catalan pouvait la sentir, c'est celle qu'il retrouve chez ses poètes préférés, Homère, Aristophane, Théocrite : et plus tendre, gracieuse, plus chargée de sensualité et de désespoir, celle qu'il retrouve chez ces écrivains de second rang, dont il a si vivement fait ressortir le charme et la grâce, Sapho, Alcée, Méléagre, Anacréon » (1).

En d'autres termes, on retrouve encore dans les traductions de Brasillach le son de sa poésie, il les baigne dans sa propre manière de sentir, il les exprime dans son propre langage, il interprète les œuvres des autres à la lumière de sa propre conception de la vie et de la beauté.

(à suivre)

Giorgio ALMIRANTE.

---

(1) O. C., t. 9, p. 319.

## JAZZ, BLUES AND NEGRO SPIRITUAL

Il y aura toujours la guerre entre les amateurs inconditionnels de la musique classique et ceux du jazz. Les premiers accusent volontiers les seconds de n'aimer qu'une forme à peine dégrossie de « tam-tam », tandis que ceux-ci reprochent aux autres de n'être que des amateurs de « cornemuse ». Comme dans toutes les situations trop tranchées et empreintes de passion, la vérité se situe ailleurs, hors de la polémique.

Historiquement parlant, les origines du jazz ne sont pas aussi récentes qu'on le croit si l'on veut bien considérer qu'il procède du *blues people* et du *negro spiritual*. Les premiers esclaves africains firent en effet leur apparition sur le continent américain en 1619 à Jamestown, Virginie. Il est certain qu'il n'y avait parmi cette vingtaine de Noirs aucun Lionel Hampton ou Louis Armstrong, mais ces *colored men* amenaient avec eux, et sans probablement le savoir, ces « notes bleues », le *blues*, expression nostalgique de ces âmes simples née spontanément du fait de l'exil forcé auquel eux, et bien d'autres après eux, seront contraints. *I got the blues* peut se traduire par : j'ai le cafard.

On peut dire que tout cela « ne vole pas haut », bien sûr, et que nous sommes loin ici de Mozart, celui du *Requiem* par exemple, mais il s'agissait d'hommes simples pour lesquels le clavecin, la viole de gambe, le violon et le *cello* étaient objets inconnus. D'autres groupes humains, pareillement déplacés, n'ont même pas produit de la musique à ce modeste niveau, et si aujourd'hui la mode veut que l'on doive s'extasier sur les productions du pays cajun, il faut bien reconnaître que les airs chantés par Clifton Chénier (je n'invente rien) et consorts tiennent davantage de la Louisiane moderne que de la Nouvelle-France d'avant le *Grand Dérangement*. Donc, le *blues people* est une expression originale et si elle s'est américanisée, ses racines remontent loin dans le passé. A près de quatre siècles, pour être précis.

### *La conquête du Nord*

L'histoire proprement dite du jazz ne commence qu'avec les premiers moyens d'enregistrement sonore. Son berceau est la Nouvelle-Orléans, à l'orée de ce siècle. Les spécialistes du style *New Orleans* reconnaissent une influence de *Folksong* blanc — héritage européen — que les Noirs du Sud auraient assimilé et remodelé à leur goût comme ils le firent avec la musique religieuse pour le *negro spiritual*.

Vers 1920, le jazz a pris possession des Etats-Unis. Il ne tardera plus à être connu en Europe. Ce jazz c'est le jazz de « papa », le jazz à flons-flons, tenant du blues et du negro. Un jazz de tout repos pourrait-on dire aujourd'hui. On improvise sur des thèmes simples, on ne cherche guère l'insolite ou la complication. Cette forme d'inspiration et son rythme subiront bientôt de profonds changements avec l'apparition du *swing* dont l'aboutissement sera le *free jazz* tandis que, par réaction, la fin des années 30 verra la naissance du *New Orleans revival*.

C'est en 1917, à New-York, que le *Original Dixieland Jazz-Band* composé d'interprètes métis et blancs fait connaître le jazz sur la côte est. Trois ans plus tard, la chanteuse de blues Mamie Smith et J. P. Johnson ainsi que King Oliver, seront les premiers Noirs à enregistrer sur disques. Le *Creole Jazz-Bande* de K. Oliver jouant à Chicago durant l'année 1923, comprend parmi ses membres un jeune garçon qui deviendra célèbre : Louis Armstrong.

Cette sorte de conquête du Nord par le Sud n'allait provoquer aucune forme de sécession, sinon dans les styles ; celui des Blancs, Mezz Mezzrow et Benny Goodman, par exemple, est assez différent, si différent qu'il évoluera vers le « jazz symphonique », expression aussi fautive qu'absurde qui servira notamment aux ennemis de George Gershwin pour le combattre. En matière de musique, également, on trouve toujours plus pur que les autres purs, jusqu'à ce qu'il soit épuré...

### *L'âge d'or.*

Les années 30 peuvent être considérées comme l'âge d'or du jazz avec les formations noires de Chick Webb, de Cab Calloway, de Duke Ellington avec leurs solistes qui ont noms : Louis Armstrong, Coleman Hawkins, Lionel Hampton, Lester Young et Benny Carter. Cette décennie représente, de nos jours, le sommet du « retro » aux yeux et aux oreilles des amateurs qui, parfois, préfèrent les enregistrements de Fats Waller, Art Tatum, Jo Jones ou Cozy Cole. Parallèlement, à Kansas City, l'école du *boogie-woogie* fait entendre ses premiers accords, une école dont le maître se nomme Count Basie, celui-là même qui a dit : « nous venons tous du blues ». Son principal disciple se nomme Charlie Parker, un débutant dont la carrière sera triomphale. Le *boogie-woogie* est considéré par nombre de connaisseurs comme un retour vers le *old blues people*, par d'autres comme une déviation coupable du jazz de « progrès » ; mais en ce domaine comme en d'autres domaines, on ne peut trop longtemps se couper de ses sources impunément, et le *boogie*, en ce sens, a certainement contribué à faire du jazz quelque chose de plus complet.

### *Extrême diversité*

Dès 1940, c'est à Harlem que Dizzy Gillespie, Charlie Parker, Charlie Christian et la chanteuse Billie Holiday lancent le style *be-bop*, lequel rencontre aussitôt l'hostilité des milieux traditionnels du jazz — autant qu'il puisse en exister. La fin de la II<sup>ème</sup> guerre mondiale devait voir le blues prendre à nouveau un certain lustre grâce aux voix de Sarah Vaughan, Ella Fitzgerald et Dinah Washington, alors que le *free jazz* produisait ce que l'on appelle des *free voices* avec Ray Charles, Oscar Brown Jr, Abbey Lincoln, Patty Waters et Jeanne Lee.

Parallèlement, Nat King Cole, plus *crooner* que véritable chanteur de jazz à la vérité, se créait un vaste public plus attiré par une ligne mélodique affirmée que par les rythmes plus syncopés que l'on pouvait entendre ailleurs.

On peut constater la très grande diversité du monde et des « écoles » du jazz, et plutôt que d'employer le singulier, peut-être faudrait-il parler du jazz au pluriel ? A ce sujet, il ne faudrait pas croire que les querelles soient l'apanage des partisans de Verdi contre ceux de Wagner ou de ceux de Monteverdi contre ceux de Schoenberg ; il y a également des disputes et des injures échangées dans le monde du jazz, et Armstrong, Hampton ou Basie sont loin de réaliser l'unanimité sur leurs noms. On y polémique même avec plus de férocité car l'avantage de la musique classique et lyrique réside dans le fait qu'il existe des partitions et que l'improvisation y est chose à peu près inconnue. C'est peut-être pour cela que l'on voit proliférer les ensembles de « jazz » à chaque coin de rue ? Nous n'en sommes pas encore là sur le plan des orchestres symphoniques.

#### *Le bon jazz est américain*

Hors des Etats-Unis, le jazz a conquis un immense public, même si ce public est composite, divisé. L'Europe doit à Louis Armstrong d'avoir appris à le connaître et à l'aimer grâce à sa tournée de l'année 1932. Les traces laissées par l'homme du *St Louis blues* furent profondes et suscitèrent des vocations dont quelques-unes surent s'exprimer avec talent de ce côté-ci de l'Atlantique : Hugues Panassié, Pierre Nourry, Charles Delaunay et, plus tard, avec le *revival*, Claude Luter, Maxime Saury, André Révélioty, et ce sous l'égide de Sydney Béchét. Ce jazz diffère cependant, et sensiblement, de ce qui se fait en Amérique dans un genre identique au départ, probablement parce que le jazz est, et demeure, un moyen musical d'expression des Noirs américains, avant tout.

Moyen d'expression *spontané* également, tel que l'illustra Armstrong en 1926 alors qu'il enregistrait un refrain dont il oublia les paroles ; il se mit alors à produire des onomatopées afin de ne pas interrompre l'enregistrement, ce qui était délicat à l'époque, et c'est ainsi que naquit le « style Armstrong », simple affaire de circonstances que l'on rebaptisera *style scat* par la suite quand Calloway, Gillespie

et Sarah Vaughan chanteront de cette manière. Les puristes reprochent souvent aux jazzmen européens de dévier de la — ou les — ligne définie et, en somme, de faire du jazz européen, tout comme les amateurs de westerns U. S. rejettent la production *spaghetti*.

Jean-Sébastien Bach — eh oui ! — fut un temps — et à compter de 1962 — promu au rôle de « support » par le groupe formé à Paris à cette époque, les *Swingle Singers*, surnommé par ses détracteurs « Babadabada ». Effectivement, nous sommes là très loin de Jamestown et du *blues people* et, de plus, Bach n'y gagne rien, au contraire !

#### *Le blues, expression première*

Nous l'avons dit plus haut : le blues représente un état d'âme bien particulier qu'il est difficile de partager si l'on n'est pas soi-même descendant d'esclave noir. On peut, certes, l'imiter, le copier, l'adapter à des fins commerciales avouées ou non, mais ce n'est pas du coca-cola exportable et consommable à l'envi.

Dans *Mark Twain's America*, l'historien et grand connaisseur de l'âme américaine Bernard De Voto écrit :

« Les enfants écoutaient cette musique riche et variée.  
 « Et aussi les esclaves, pareils à des enfants. Ce n'est pas  
 « au génie des chanteurs de *jubilees* que les Noirs devaient  
 « leurs mélodies, car on a retrouvé leurs sources à travers  
 « tout cet enchevêtrement ; le nègre s'emparait simplement  
 « de n'importe quel air connu — particulièrement de ceux  
 « que lançaient les *minstrels* et les hymnes chantés aux  
 « *camp-meetings* et il le transformait. L'apport africain  
 « consistait en des rythmes que n'aurait su inventer aucun  
 « Blanc et dans le génie des harmonisations complexes. Le  
 « Noir fondait le tout, créant ainsi l'art américain le plus  
 « poignant qui soit. Ces chants et les contes étaient la seule  
 « forme d'expression à la disposition des esclaves. Une my-  
 « thologie biblique, une profonde intimité avec la Bible  
 « avaient recouvert les vampires et les esprits de l'Afrique. »

En créant *Crazy blues* le 10 août 1920 et en le gravant sur disque, Mamie Smith allait, bien involontairement, dévoyer le blues. En effet, le disque, véritable langue d'Esopé, en commercialisant le genre à outrance devait le rendre populaire et, le succès aidant, le réduire à l'état de musique de fond pour boîtes de nuits, une musique que l'on écoute distraitement entre deux danses et entre deux martinis.

On ne saurait mieux définir le *blues people* original qu'en évoquant nos propres plaintes ; c'est le chant quotidien qui traite de choses et de pensées de chaque jour, et très souvent banales. C'est également un chant de travail dans les plantations du *Deep South*, alors que le *Negro spiritual* demeure, lui, un chant de veillées, du dimanche, forme assimilée et retraduite des cantiques chantés à l'office par les Blancs. Chant rural, le blues devient chant « artistique » après 1865, lors de l'exode des anciens esclaves émancipés vers les villes industrielles du Nord, puis chant revendicatif, révolutionnaire, alors qu'il n'était, auparavant, qu'une sorte de chronique nostalgique de l'existence. Faisant, le blues perd ses racines et devient quelque chose d'autre. La première forme — connue — du blues nous a été restituée grâce à des interprètes qui se nommaient Lemon Jefferson, Big Bill Broonzy et John Estes, tandis que l'autre forme devenait populaire avec Cow-Cow Davenport, Little Brother Montgomery et Elisabeth Smith.

« Va, va Moïse, dire à c'te vieux Pharaon de laisser aller mon peuple ! Et personne ne sait tout le malheur que je vois, personne ne l'sait, sauf Jédus (Jésus)... » chantaient, avec un certain sens du paradoxe, les « bons nègres » du milieu du siècle dernier à St Petersburg, sur les rives du Mississippi. Aujourd'hui, Moïse et « Jédus » ont été remplacés par d'autres dieux, moins bibliques mais tellement plus... réalistes !

L'originalité du blues devait décroître pour devenir, vers les années 1940, quelque chose de sophistiqué à qui l'avènement de la guitare électrique allait porter le coup de grâce. Ainsi, succès commercial et idéologie, là comme ailleurs, s'étaient en quelque sorte ligüés pour détruire.

Gageons cependant qu'il est encore possible d'écouter chanter des « notes bleues » aujourd'hui, là-bas dans quelque recoin du Vieux Sud, là où certaine « civilisation » n'a pas encore cours, où il n'y a pas encore de cabaret. Mais pour combien de temps ?

On ne peut écouter le blues qu'en oubliant nos propres traditions, en essayant de comprendre la sensibilité d'un monde qui, quoi qu'en disent certains, reste très éloigné du nôtre. Mais cette compréhension ne va-t-elle pas à l'encontre des buts que se sont fixés ceux pour qui « lutte des classes » veut également dire « lutte des races » ? Il faut bien constater, une fois de plus, que le grand perdant de la *Civil War*, faite officiellement au nom de l'abolitionnisme de l'esclavage, demeure le Noir, l'esclave. Il a vendu son âme pour gagner un « paradis » en forme de ghetto.

Michel PELTIER.



Pierre GRIPARI.

## LA VENUS D'EL

Mon histoire ? Et pourquoi, mon histoire ? D'abord elle n'est pas de moi, je ne l'ai pas inventée, je suis témoin, c'est tout... Je voudrais bien que ce ne soit qu'une histoire !

Et puis je vous connais, vous autres, les curieux... Oh ! vous n'êtes pas le premier ! Il y en a six avant vous, qui sont venus, comme ça, me demander mon histoire... Je la leur ai dite, et après ça ils sont partis en rigolant, en haussant les épaules... Alors si, vous, c'est ça aussi, ce n'est pas la peine que je me fatigue !

Je ne vous demande pas de me croire, notez bien... Je le sais que c'est incroyable... Et puis, qu'on me croie ou non, qu'est-ce que j'en ai à foutre ? J'aimerais bien, simplement, qu'on ne se foute pas de ma gueule...

Oh, alors là, je ne dis plus rien ! Si vous payez à boire, vous êtes un homme sérieux ! Non, pas d'alcool, merci. Ce sera un café.

El le sculpteur, je le connaissais depuis toujours. J'étais son ami d'enfance, et en même temps son aide, son homme de peine... à la fois son copain et son ouvrier. C'est difficile à dire, il n'y a pas de mot pour ça... Mais ça nous paraissait, à nous, très naturel.

Moi, je suis algérien, comme vous pouvez voir, et nous avons grandi ensemble, en Kabylie, dans la propriété de ses parents, Monsieur et Madame Lampion...

Oui, il s'appelait Lampion, Guy Lampion, de son vrai nom. El, ce n'était qu'un pseudonyme. Il paraît que ça veut dire « le Dieu » en juif... Parce que le Dieu, il est aussi sculpteur.

Nous avons donc grandi ensemble, polisonné ensemble, fait des coups ensemble, comme tous les garçons... Il était plus âgé que moi, de quatre ans, plus instruit, mais naïf aussi, un peu bête... Ça se connaissait surtout au début, quand nous étions gosses. Mais par la suite, en grandissant, ça n'a plus fait de différence.

J'allais encore à l'école primaire quand il est parti, lui, pour Alger, comme pensionnaire au Lycée. Alors on ne se voyait plus qu'aux vacances. Plus tard encore, il est allé à Paris, pour y faire l'École des Beaux-arts, et l'on se voyait encore moins, parce que moi, je restais en Kabylie, au service de son père.

Lorsque les événements ont commencé, Guy avait dix-neuf ans et moi j'en avais quatorze, presque quinze. Il s'est débrouillé, à Paris, pour ne pas partir à l'armée, parce que ça l'embêtait de se battre contre nous autres... Monsieur et Madame Lampion, de leur côté, ils donnaient de l'argent au F. L. N., et comme ça le F. L. N. leur foutait la paix. D'ailleurs ils étaient bons pour nous, on les aimait, dans le pays...

Quant à moi, s'il faut tout vous dire, j'étais plutôt pour les Français. La nation algérienne, jusque là, elle n'existait pas : je n'avais aucune raison d'être fidèle à quelque chose qui n'avait jamais existé !

Nous avons donc passé comme ça les premières années de la guerre. Et puis un jour, une nuit plutôt, les types du F. L. N. sont venus à la ferme. Ils n'étaient pas de la région, on les avait exprès envoyés d'ailleurs, ceux du pays n'auraient jamais fait une chose pareille... Ils ont pris Monsieur et Madame Lampion et ils les ont torturés toute la nuit, comme ça, pour s'amuser... Au petit matin ils étaient morts. Par la même occasion, ils ont aussi éventré mon père, parce qu'il avait été partisan de Messali Hadj. Il était un peu communiste, mon père...

Moi, pendant ce temps je m'étais caché. A quoi ça aurait-il servi que je me fasse couper les roustons, moi aussi ? A rien, n'est-ce pas ?

Le lendemain donc, j'ai pris l'argent que j'ai trouvé dans la maison, je suis allé à Alger où j'ai pris le bateau

pour Marseille, et de là je suis monté à Paris. Une fois là j'ai retrouvé Guy, je lui ai donné son argent et je lui ai tout raconté, en lui demandant de me garder près de lui parce que je ne voulais plus jamais revoir l'Afrique. Il y est retourné une fois encore, lui, mais tout seul, pour essayer de vendre la propriété. Bien sûr, il n'a pas réussi, personne n'a voulu l'acheter : les gens savaient très bien que, de toute manière, les Français partiraient, et qu'ils ne pouvaient pas emporter la terre avec eux... Alors il est revenu avec encore un peu d'argent qui était caché dans la maison et que je n'avais pas trouvé, et nous sommes restés à Paris.

Pour nous deux, au début, la vie a été dure. La sculpture, à l'époque, ça ne marchait pas fort... Alors nous avons travaillé, pour payer l'atelier le matériel. Guy faisait déjà des statues, mais seulement le Dimanche.

C'est à cette époque-là que j'ai appris à parler le français comme il faut, en prononçant pointu. J'ai aussi oublié l'arabe et le kabyle. Il arrive, de temps en temps, qu'un Nord-africain m'interpelle dans la rue, à cause de mon faciès... Mais moi, je ne comprends pas ce qu'il dit.

Peu à peu, tout de même, Guy et moi, on s'est fait des copains, parmi les jeunes artistes, comme lui, qui avaient du mal à débiter. Ces copains, par la force des choses, ont amené des relations, et puis des amateurs, des commandes. Au bout de quelques années, les affaires se sont mises à aller, d'abord un peu moins mal, et puis de mieux en mieux, et puis tout à fait bien. Enfin, il y a cinq ans, ç'a été le grand succès, le succès populaire, avec le *Nu assis*.

Ce nu-là, c'était moi. Guy m'avait fait poser... Au début, je dois le dire, ça m'a fait quelque chose, de me voir à poils, comme ça, devant tous le monde, à l'exposition, j'étais un peu honteux... Mais, très vite, je me suis aperçu que cela ne choquait personne. Alors, pourquoi me gêner, moi aussi ? Au contraire, même, on me félicitait !

Cette fois, c'était gagné, je lui ai porté bonheur, à Guy. Dans les journaux, partout, on ne parlait plus que d'El : El par-ci, El par-là, El le grand sculpteur, le nouveau Rodin, le nouveau Maillol... On lui demandait de faire de bustes, des

portraits, des monuments, des reliefs... Il a gagné beaucoup d'argent, alors, mais ça ne lui suffisait pas. C'était un artiste, un vrai, il ne voulait pas travailler seulement sur commande, il voulait faire aussi ce qu'il appelait une œuvre, un grand truc rien qu'à lui, rien que pour lui, dans lequel il se serait mis tout entier, qui le rende immortel.

C'est alors qu'il a eu l'idée de sa Vénus...

Oui, c'est vrai, je n'aime pas parler d'elle. Mais enfin, puisque je vous l'ai promis... Oui, je veux bien. Un autre café.

Sa Vénus, il voulait qu'elle soit la Femme, la Femme avec un grand F, comme il disait, un symbole, une déesse, comme du temps des païens, à la fois une mère et un monstre... Plusieurs semaines, plusieurs mois même avant de commencer, il en parlait avec les amis, et tous l'encourageaient, disaient que c'était pour lui, la chose qu'il devait faire, trouvaient ça formidable...

Moi seul je n'aimais pas ça. A les entendre parler, j'avais comme des retours de mon ancienne foi musulmane. J'avais comme l'impression qu'il allait... oui, évoquer le diable, ou du moins déchaîner je ne sais quoi, faire exister des choses qui ne devaient pas être...

Tout cela, j'essayais de le dire, parce que j'étais libre avec eux, je pouvais parler comme les autres... Mais alors, tous, ils se mettaient à rire comme des fous. Sans se moquer, pas méchamment, mais ça leur paraissait si drôle, si drôle... Guy me prenait alors par les épaules, m'embrassait devant tout le monde, me traitait tendrement de sacré vieux bougnoule, de cher melon superstitieux... C'était de l'amitié, bien sûr. Jamais il ne m'a offensé, jamais.

Enfin il s'est mis au travail. Cette fois il n'avait pas de modèle. Sa bonne femme, c'était son idée à lui, sa projection, comme il disait.

Il en a d'abord fait une version réduite, en argile, et cette ébauche était déjà si belle, que ses amis l'ont obligé à la couler en bronze, et qu'elle s'est vendue un prix pharamineux. Moi-même, j'en étais étonné, presque effrayé, je n'osais plus rien dire.

Vous l'avez vue, sans doute ? Une femme assise, comme moi, je veux dire comme le *Nu assis*, dans la même position ou presque, mais alors une espèce de femelle incroyable, avec un cul énorme, un visage de lion, un ventre qui avait l'air d'avoir porté l'humanité toute entière, et des nichons qui auraient pu nourrir le monde, y compris le soleil et la lune, les étoiles, les planètes, les galaxies...

Après cela, il a acheté la pierre, et je l'ai aidé, moi-même, à la dégrossir. Si j'avais su, sans doute, j'aurais refusé... Mais quoi ? Ça n'aurait rien changé du tout, en fin de compte ! Un peu plus tôt, un peu plus tard, bon ou mauvais, tout ce qui est écrit doit arriver !

C'est comme ça que j'ai vu la Vénus apparaître : brumeuse d'abord, enveloppée, mal mise au point, comme une photo mal prise, comme une momie dans ses bandelettes... Mais la silhouette y était déjà, l'ensemble, la forme, l'équilibre, et comme un air de majesté... A ce stade-là, tous ses amis disaient déjà qu'il aurait pu la vendre, qu'elle aurait valu des millions.

Mais Guy, ça ne lui suffisait pas. Ce n'était pas l'homme à se contenter du flou. Il fallait qu'elle prenne chair, c'était encore une expression à lui, et cela sans rien perdre de sa grandeur.

Il s'est donc attaqué aux détails. Cette fois, il travaillait tout seul, je ne pouvais plus l'aider, je n'aurais fait que gêner la pierre. Je me contentais de suivre, en frissonnant un peu, les progrès de l'ouvrage. La tête s'est dégagée d'abord, s'est mise à bourgeonner, à émerger, à se fixer enfin dans sa forme définitive, plus présente encore, plus puissante et plus autoritaire, si possible, que celle de l'étude en argile et en bronze...

Cette tête, il l'a achevée en quelques jours, sans s'occuper du reste. Il disait qu'il avait besoin d'elle, qu'elle l'aiderait pour la suite, que tout le corps allait s'organiser autour, qu'elle guiderait sa main, son ciseau, je ne sais quoi encore... Et, ma parole, c'était la vérité !

Pour qu'elle soit plus vivante, plus vraie, plus convaincante encore, il lui a dessiné des yeux, des yeux verts, qui regardaient vraiment, comme ceux d'un homme.

La première fois que j'ai vu ce mufle féminin avec ces yeux ouverts qui me dévisageaient, moi, j'ai perdu la tête. J'ai dit tout de suite à Guy :

— Efface-lui ses yeux, elle voit, je te dis qu'elle voit ! Une femme qui voit comme ça, ce n'est pas bon, pas bon du tout ! Il faut qu'elle soit aveugle !

Et tout en disant cela, j'avais peur, car elle me regardait d'un air furieux, comme si elle comprenait mes paroles.

Mais Guy, lui, ne faisait qu'en rire :

— Très bien, il me disait, bravo ! Si elle te fait cet effet-là, c'est dans la poche ! Elle va se sculpter toute seule ! C'est ce que je voulais, pas autre chose !

Et il a continué. Alors j'ai vu sortir, peu à peu, de la pierre, les épaules puissantes, la poitrine pesante, le dos bombé, les bras musclés de la Vénus. Le travail marchait vite, très vite. Guy ne plaisantait pas quand il se prétendait guidé par le regard de la statue. Elle et lui travaillaient ensemble, ils ne se quittaient pas des yeux, pendant que ses mains allaient toutes seules... Du moins, c'était mon impression.

Tout le haut était terminé, et il ne restait plus à faire que le bas du corps, avec les avant-bras appuyés sur les cuisses, les jambes et le siège. C'est alors qu'un beau soir, en l'absence de Guy, j'ai pris un chiffon, de l'essence, et j'ai effacé les yeux de la statue.

Qu'est-ce que j'ai entendu, ce soir-là ! Guy était fou furieux, presque enragé, dément. C'était la première fois, et la dernière aussi, que je le voyais dans un état pareil. Il ne m'a pas insulté, non, ce n'était pas son genre, c'était plus grave encore. Mais il m'a dit des choses, des choses... que si je lui avais crevé ses yeux à lui, ça n'aurait pas été pire... que son pire ennemi n'aurait pas eu l'idée de ça... que le fil était rompu, que la statue risquait d'être bâtarde, avec ses deux moitiés qui n'iraient pas ensemble, et qu'il serait le père d'un enfant monstrueux... Il a même ajouté, sur un ton que je n'oublierai jamais :

— Si je savais que tu veuilles recommencer, j'aimerais mieux te tuer tout de suite !

Et ça, il le pensait.

Nous nous sommes couchés là-dessus, aussi malades l'un que l'autre. Le lendemain matin, sans me dire un seul mot, il a refait, devant moi, les yeux de la statue. Ensuite il a pris un couteau, il s'est entaillé le bras gauche, et il a mis un peu de son sang sur les lèvres de la Vénus en prononçant ces mots :

— A partir d'aujourd'hui, ton sang et le mien, c'est le même.

Moi quand j'ai vu ça, j'ai crié, et je suis sorti.

Pendant les jours suivants, le travail s'est poursuivi, et moi je n'existais plus, ni pour l'un, ni pour l'autre. Ni lui ni elle ne me faisaient plus l'honneur de me regarder. Lui, parce qu'il m'oubliait, et elle, sans doute, parce qu'elle savait que je ne pouvais rien contre elle, et qu'elle avait gagné la partie.

Qu'est-ce que je pouvais faire, dites-moi ? Je me suis résigné. Ce qui doit arriver arrive, et après tout Guy avait choisi... Je l'ai aidé à ciseler le siège de la Vénus, l'espèce de souche sur laquelle elle est assise, pendant que lui ciselait les jambes et les pieds.

Et puis voilà qu'un soir c'était presque fini. Il ne restait plus qu'à enlever quelques décimètres cubes de caillasse entre les jambes de la déesse, ce n'était rien à faire... Cette nuit-là, il y a eu fête à l'atelier, avec les copains, ce qui n'était pas arrivé depuis deux mois déjà. Quand j'y repense, je suis tout de même heureux qu'il y ait eu entre nous cette soirée... C'était bon, c'était chaud, c'était comme avant. Les amis étaient radieux, nous n'étions plus fâchés ensemble, nous étions de nouveau les petits garçons d'autrefois, qui s'en allaient courir dans les montagnes de la Kabylie...

Dans mon cœur, cependant, je pleurais des larmes de sang, car je savais que tout était perdu.

Le lendemain, en m'éveillant, je vois que le lit de Guy est vide, même pas défait, et qu'il a posé dessus une lettre à mon adresse :

*Mon vieux Lahlou,*

*Je ne peux rien t'expliquer, mais je dois disparaître. Tu ne me verras plus, comme si j'étais mort. Mais je ne regrette rien.*

*Montre cette lettre à la police. J'ai fait un testament pour toi chez le notaire. Les frais seront élevés, mais, en vendant la Vénus, que tu détestes si fort, tu t'en sortiras facilement.*

*Sois très, très heureux, et très, très, très longtemps.*

*C'était tout. Avec sa signature.*

J'ai prévenu les amis, j'ai appelé la police... Un inspecteur est venu pour enquêter. Il me soupçonnait, d'abord, il voulait absolument que j'aie tué Guy, que je l'aie fait disparaître. Même la lettre, il pensait que je l'avais obligé à l'écrire... Et puis voilà qu'en regardant la statue, il me dit tout d'un coup :

— Tiens ! Il s'est donc sculpté lui-même entre les jambes de sa Vénus ?

Moi, je ne comprends pas, je regarde... et je vois, pour la première fois, la statue telle qu'elle est aujourd'hui, complètement achevée, avec, entre les jambes, taillée dans le même bloc, la ressemblance de Guy lui-même, pas plus haute qu'un enfant de trois ans, mais un Guy tout contraint, rabougri, les épaules voûtées, comme s'il voulait rentrer dans le siège de la déesse.

Elle avait gagné, la chienne ; Elle avait réussi à le prendre, à le garder, à l'emporter dans son Paradis, ou plutôt son Enfer ! A cette vue, je me suis mis à pleurer de si bon cœur, et si soudainement, que l'inspecteur, du coup, a cessé de me soupçonner !

Quelques semaines plus tard, le groupe était acheté par le Musée de la Ville, et l'atelier cédé à un sculpteur de nos amis. C'est lui qui m'emploie, maintenant, bien que j'aie assez pour vivre. Mais quoi ? Il faut bien s'occuper... Ça ne vaudrait rien pour moi, de rester sans travail, à remâcher cette histoire. C'est bien assez que, de temps à autre, quelqu'un m'invite, comme vous, à boire un coup pour que je la raconte encore...

Pierre GRIPARI.



Maurice BARDECHE.

## Une Radioscopie de Balzac

Les présentations de Balzac les plus connues du public l'ont presque toujours fait paraître comme notre plus grand peintre de mœurs et comme un grand créateur de caractères. Cette présentation est parfaitement juste : c'est ce qu'il est, c'est le résultat qu'on admire à bon droit dans la *Comédie humaine*. Un siècle revit dans cette œuvre, une société imaginaire pareille à la société réelle a été créée par Balzac et les grands caractères qu'il a montrés en action sont encore nos références pour l'étude des passions et des drames sociaux.

Mais ce résultat est-il dû à ce qu'on appelle commodément un « miracle du génie » ? Cette explication, aussi confortable que la baguette des fées ou l'intervention divine, doit-elle nous suffire ? Balzac lui-même dans les diverses interprétations de son œuvre qu'il a données ou fait donner à diverses époques, en particulier dans les *Introductions* peu connues qui ont paru sous la signature de son ami Félix Davin, nous oriente vers une explication de ce « miracle ». C'est une conception particulière du mécanisme des passions et de la pensée, dit-il, exposée dans la partie la plus difficile de son œuvre, ses *Études philosophiques* qui donne la clef de cette vision de l'homme et de la société qui lui a inspiré ses grands romans. Et si l'on prend connaissance de ces présentations qui ont été écrites sous ses yeux et presque sous sa dictée, si on lit avec soin ces *Études philosophiques* auxquelles il attachait tant d'importance et les fragments trop souvent laissés de côté qu'il voulait réunir sous le titre d'*Études analytiques* et qui devaient être le couronnement de son œuvre, on s'aperçoit, en effet, qu'il

s'est donné la peine d'exposer un véritable *systeme* de l'utilisation que fait chacun de nous de son énergie individuelle et de sa diversification, qui rend compte à la fois de la violence des passions et de la variété des types sociaux.

On a longtemps regardé ces *Etudes philosophiques* comme un corps étrangers dans l'œuvre de Balzac, bizarrerie d'écrivain curieux de doctrines étranges et de cas singuliers. Il fallut attendre soixante-dix ans pour que le grand critique allemand Ernst-Robert Curtius dévoilât le Balzac enseveli des *Etudes philosophiques* et montrât les rapports entre l'*énergétique* de Balzac et les lois du monde social qu'il avait mises en lumière. Il y avait donc, chez Balzac, disait-il, une conception de l'homme qui commandait aussi sa conception de la société. Les *Introductions* « serinées » à Félix Davin et quelques lettres à Mme Hanska indiquaient ces points de départ indispensables à une vision complète de l'œuvre de Balzac. Dans la présentation de *La Comédie humaine* qu'il plaça en 1842 en tête de sa première édition complète de cet ensemble, Balzac se recommande de deux parrains, Buffon, qui lui a donné l'idée de rivaliser par une description globale des espèces sociales à sa description des espèces zoologiques, et Walter Scott, l'inventeur du roman historique, qui lui suggéra de représenter le panorama social du XIX<sup>ème</sup> siècle au moyen d'une série de roman comme Walter Scott l'avait fait quand il avait voulu reconstituer les principales figures typiques qu'on rencontrait dans l'histoire mouvementée de l'Angleterre. Mais ce sont, en réalité, deux autres écrivains, mentionnés en d'autres endroits, qui ont fourni les points de départ de la thèse que Balzac a développée dans son œuvre. Jean-Jacques Rousseau d'une part, puis deux célèbres physiologistes de son temps Gall et Lavater.

Chaque homme, pense Balzac, naît avec une somme d'énergie que la vie sociale canalise : c'est-à-dire qu'elle lui impose une forme, qui peut épanouir et exalter cette énergie dans certains cas, qui, en revanche, la dissipe en vain, la dénature et l'aliène dans certains types d'insertion sociale. C'est parce que la civilisation *déforme* l'homme, *déprave* l'animal conçu pour la vie naturelle qu'il avait d'abord été,

parce que ces déformations *s'inscrivent* dans la musculature, dans la démarche, dans les traits et l'expression du visage, finalement dans les habitudes et les acceptations, c'est-à-dire dans la pensée, qu'il existe, en effet, des Espèces Sociales aussi différenciées que les Espèces Zoologiques. Et c'est parce que la révolution française, en brisant le système des castes, a brisé aussi la cristallisation en Espèces Sociales qui constituait la Société qu'il y a une dramaturgie du XIXème siècle, car la révolution française et l'Empire napoléonien ont montré qu'on pouvait passer d'une Espèce Sociale à une autre. La dramaturgie globale de *La Comédie humaine* repose sur cette possibilité de mutation : elle l'exagère pour les besoins du drame, mais elle part d'un fait vrai qui est, en somme, la vérité sociologique que contient *La Comédie humaine*. Et, en même temps, la concentration exceptionnelle de cette énergie, son investissement imprudent sur un seul sentiment, un seul désir ou un seul être, sont à l'origine des grandes passions, des obsessions ou des fanatismes qui sont l'explication des caractères intranquillants, des existences martyrisées, et des drames qui nous bouleversent par leur violence et leurs catastrophes.

Cette interprétation des passions et du drame social fait de Balzac autre chose qu'un grand romancier et un grand peintre de mœurs. Il a été tout cela, mais il a été aussi l'explorateur d'un monde invisible à nos yeux, il a senti la puissance de ces ondes tumultueuses de la pensée, des idées, des sentiments, du désir, il en a deviné la constante présence, le poids sur nos vies, et non seulement sur nos vies, mais sur l'organisme social tout entier que cette pression dérègle et exaspère : diagnostic porté sur son temps par un homme qui s'intitulait lui-même « docteur ès sciences sociales », mais aussi prémonition qui éclaire pour nous les tensions de notre époque, qui ne sont que l'aboutissement et le paroxysme de cet individualisme furieux qu'il avait reconnu comme la maladie mortelle de la société issue de la Révolution française. Et c'est à cause de cela que son œuvre n'est pas seulement celle d'un romancier, mais qu'elle nous apparaît aujourd'hui comme celle d'un prophète.

Mais c'est aussi cette préface à l'inconnu, cette ouverture vers les océans invisibles de l'imagination qui suscite sur son œuvre, à mesure que nous la comprenons mieux, une double interrogation.

La première est la conséquence des recherches des balzaciens depuis trente ans. Quand Balzac nous dit-il la vérité sur lui-même, lorsqu'il affirme « J'aurai porté une société toute entière dans ma tête » ou lorsqu'il écrit « La société allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire » ? Si l'on prend à la lettre ces deux déclarations, ne sont-elles pas contradictoires, l'une faisant de *La Comédie humaine* une œuvre entièrement imaginaire, l'autre n'en faisant qu'un enregistrement de « choses vues » ? Les recherches de l'école balzacienne la plus récente semblent favoriser cette dernière hypothèse. Mais notre information n'est-elle pas inégale, trop souvent lacunaire et nos interprétations ne sont-elles pas quelquefois un peu ingénieuses ? *La Comédie humaine* est, certes, en certaines de ses parties, un documentaire, mais le moins qu'on puisse dire, c'est que ce documentaire est élaboré parce que Balzac voulait qu'il ait un sens. Alors il est difficile de décider si Balzac crée d'après des souvenirs ou s'il greffe des souvenirs sur une invention autonome et, à dessein, didactique. Y a-t-il vraiment une contradiction entre ces deux affirmations, l'une si altière, l'autre trop modeste ? La société que Balzac « porte dans sa tête » est bien d'après ce qu'il a connu de la société de son temps. Mais pour que cette société imaginaire ait un sens, contienne des leçons, ne faut-il pas qu'elle soit perpétuellement remodelée, recrée, et qu'elle soit par conséquent autonome par rapport à la société contemporaine, parallèle, plus lisible, mais essentiellement personnelle ?

Mais alors apparaît la seconde interrogation que la *Comédie Humaine* suscite. Les objections esthétiques qu'on lui a opposées, la tristesse, la laideur, le pessimisme, l'exagération, le goût du sordide sont opposables à toute peinture réaliste : elles font naître un faux procès. Il importe peu qu'une œuvre engendre le découragement et le pessimisme si elle donne une image vraie de l'homme privé d'un idéal

et d'une foi auxquels il puisse rattacher sa vie. Mais cette image que Balzac nous donne de son temps et qui s'applique encore au nôtre est-elle exacte ? Au-delà des objections morales ou esthétiques, on en voit apparaître une autre toute différente, bien plus inquiétante et qui n'a jamais été formulée dans toute sa gravité : Balzac est-il un écrivain réaliste ?

Le réalisme de Balzac dans l'ordre de la description et aussi dans la peinture des caractères est indiscutable. On peut faire confiance à son Album du siècle. Ce sont bien les figurines, les rues, les demeures, les mœurs de son temps qu'il a rassemblées dans son musée. Les manies, les calculs, les arrière-pensées, les sophismes de la vie sociale ou des passions ne sont pas moins exactement décrits chez lui que les rues ou les demeures. La violence même de l'idée-fixe, sa puissance destructrice, ou le sentiment si étrange, si impitoyable, de ces « eaux croupies » dans lesquelles se complaisent les obsédés, sont vrais et même plus vrais, plus parfaits, plus impressionnants, encore que ceux que nous présente la réalité. Son œuvre est un répertoire sur l'homme. Cette exactitude est la partie vivante, indiscutable, classique, du réalisme de Balzac. L'authenticité même des aventures n'est pas douteuse dans un certain nombre de cas et elle est présumable dans quelques autres. Mais au-delà de tout cela qui est de l'ordre de l'observation et de l'explication, Balzac a toujours pris soin de dire qu'il se réservait l'arrangement dramatique des faits. Le choix des événements et celui des dénouements, la profondeur des chutes ou la rapidité du succès, le caractère dramatique et nécessairement exemplaire des destinées, modelages que le romancier fait subir à la réalité pour la rendre significative, toutes ces interventions ont pour effet de réintroduire les falsifications de la fiction dans un réalisme qui est censé les éliminer. Balzac n'a pas caché, il a même tenu à affirmer en plusieurs de ses préfaces particulières ce privilège du romancier. Il se comparait, raconte son ami Gozlan, à ces horticulteurs de Montreuil qui faisaient venir en serre des pêches merveilleuses et succulentes, bien plus belles que celles que l'arbre fournissait quand on le laissait produire sans les secours de l'arboriculture.

L'interprétation dramatisée du siècle, elle aussi, n'est qu'une lecture de son temps par l'écrivain. Elle vaut ce que vaut toute déposition, mais elle ne vaut pas davantage. De l'exactitude des descriptions, nous n'avons aucun droit de conclure à l'exactitude du montage. Lorsqu'il s'agit des carrières, des fortunes et même de la mentalité de ses contemporains, Balzac n'est plus qu'un metteur en scène dont nous devons nous défier parce qu'il recherche toujours des formes plus ou moins déguisées du *suspense*.

Dans le procès qu'on instruit contre la bourgeoisie capitaliste, Balzac ne peut donc être qu'un témoin qui n'est ni infallible ni complet. Ses contemporains ont vivement contesté l'image qu'il avait donnée dans ses romans du faubourg Saint-Germain à l'époque de la Restauration. Pouvons-nous savoir certainement, après avoir lu *La Comédie humaine*, si, en revanche, la bourgeoisie du temps de Louis-Philippe était telle qu'il nous l'a décrite ? N'est-il pas remarquable qu'on trouve si peu de ressemblance entre la société que nous décrit Stendhal aux mêmes époques et les gens du monde ou les personnages de l'*establishment* qu'on rencontre chez Balzac ? On dirait qu'ils n'ont ni les mêmes préoccupations ni les mêmes existences, qu'ils ne vivent pas non plus dans le même environnement social. Il y a chez Balzac un dramatique global tandis qu'il n'y a chez Stendhal que des circonstances. Les jeunes officiers, les jeunes gens du monde dans *Le Rouge et le Noir*, les hommes du pouvoir dans *Lucien Leuwen*, laissent au lecteur une impression de vérité historique, ou, du moins, de vraisemblance, beaucoup plus forte que les carriéristes étranges de Balzac, funambules de l'arrivisme. Cette société dynamique de Balzac, produit d'un siècle déséquilibré, n'est-elle pas une interprétation symbolique plutôt qu'une représentation fidèle ? Qu'est-ce qui nous garantit que *La Comédie humaine*, avec une exactitude parfaite du décor et des figurants, n'est pas, en définitive, un énorme montage de sociologie-fiction ?



J'ai voulu faire dans mon livre sur Balzac l'histoire de l'œuvre de Balzac en même temps que l'histoire de Balzac

lui-même. Car l'histoire de l'œuvre de Balzac est inséparable de l'histoire de sa vie : sa vie est commandée toute entière par sa volonté de réaliser l'œuvre immense qu'il s'était proposée, mais sa volonté de vivre, son besoin de vivre et de s'évader ont constamment réagi sur l'histoire de son œuvre, tantôt comme un aiguillon qui le poussait au travail, tantôt comme une force contraire qui lui faisait préférer d'indispensables divertissements.

L'histoire de l'œuvre de Balzac, quand on la suit dans sa chronologie, est simple et logique. Au départ il y a deux découvertes. L'une est une « formule de la vie humaine » : les désirs, les passions, les idées sont des poisons qui détruisent l'homme et aussi les sociétés, le secret de la santé et de la longévité est dans la sérénité. L'autre est une nouvelle optique du drame : les drames modernes sont des drames de la vie privée ou de la vie sociale. Dans les deux cas, ils ne peuvent être rendus intelligibles que par une extrême précision des causes et des moyens, donc par une sorte de miniaturisation de la description. Ces deux découvertes aboutissent à deux séries d'œuvres : d'une part, des romans et contes philosophiques qui sont un exposé des « ravages de la pensée », d'autre part, des scènes de la vie privée qui sont une exploration des drames qui se jouent « à l'intérieur des familles » ou au cours des « carrières », et qui dévoilent des « souffrances inconnues » ou des drames propres à la société du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ces deux ensembles d'œuvres ont donné les deux grandes divisions de *La Comédie humaine*, les *Etudes de Mœurs* et les *Etudes philosophiques*.

Ces deux séries s'enrichissent l'une par l'autre quand Balzac prit conscience que les drames privés ont la plupart du temps pour origine des désirs, des passions, des idées qui sont devenus obsédants et qui deviennent un élément destructeur du milieu familial ou de la personnalité. Mais les passions, les envoûtements, les paroxysmes sont plus violents et plus singuliers dans les capitales où la puissance de l'argent, le pouvoir des femmes, la présence toute proche de tous les vices et la possibilité de les satisfaire, donnent à la pensée et au désir un champ illimité, montrent des figures fantastiques et font éclore les drames les plus effrayants,

tandis que les concupiscences sont plus discrètes en province, les calculs plus compassés et plus hypocrites dans une vie calme en apparence et visible de tous, de même que dans la pénombre de la vie privée. D'où les trois divisions qui forment dans l'œuvre de Balzac une sorte de dégradé de l'intensité dramatique, les *Scènes de la vie parisienne*, les *Scènes de la vie de province* et les *Scènes de la vie privée*.

La période de grande production de Balzac se situe après l'apparition de cette structure directrice, entre 1834 et 1842. Elle est interrompue pendant un temps, en 1842, au moment de la crise d'angoisse provoquée par le « Vous êtes libre » de Mme Hanska. Puis elle reprend, favorisée à la fois par le contrat Furne de *La Comédie humaine* et la période d'équilibre sentimental de Balzac entre 1842 et 1845. A partir de cette date, l'ampleur des projets de Balzac et leur multiplicité, puis sa fixation amoureuse obsessionnelle, provoquent une régression de son activité qui ne lui permettra plus qu'un dernier effort pour écrire *La Cousine Bette* et *Le Cousin Pons*.

Dans un projet aussi vaste que la description globale d'une société, il était indispensable qu'il y eût une certaine discipline de l'exécution. Il faut avouer que Balzac la réduisit au minimum. Il était, avant tout, un grand imaginaire, s'exaltant par avance de ses amours, de ses projets, des succès qu'il escomptait. Il a fait constamment ce qu'on appelle de la « cavalerie », aussi bien en signant des traites dont il n'avait pas le premier sou qu'en promettant des œuvres dont il n'avait pas écrit une seule ligne. Sa faculté de vivre son œuvre par avance, comme il vivait son amour ou sa prospérité, lui imposa heureusement des projets qui, devenus par contrat des engagements, définirent des panneaux prioritaires qu'il fallait remplir de scènes et de figures. Balzac s'en évadait autant qu'il le pouvait, tantôt par quelque appât de gain, tantôt par quelque fantaisie de création. Mais les huissiers le ramenaient au devoir. Et finalement, maintenu solidement dans les rails dont il avait fait lui-même le tracé, Balzac construisit victorieusement son œuvre selon les trois axes que nous connaissons tous, la description de la vie privée, celle des ambitions et des drames de la vie parisienne, celle de la patience et des mystères de la vie en province.



Ce n'étaient là que des obligations d'un enrichissement formel de l'œuvre. Il est beaucoup plus difficile de vérifier comment naissent les sujets eux-mêmes. C'est la partie la plus difficile, la plus *technique*, pour ainsi dire, du travail que j'ai entrepris.

Et d'abord tout auteur, quelle que soit son œuvre, éprouvant toujours le désir de se peindre ou de se justifier, Balzac choisit parfois des sujets qui ne sont, en réalité, que des paraboles ou des messages. Ces offrandes in-8° sont soudaines : l'œuvre ne les appelle pas, mais la vie de l'auteur. Elles sont plus fréquentes qu'on ne croit chez Balzac : et encore, il n'est pas sûr que nous les ayons partout *décodées*. Lorsqu'il s'agit des œuvres qui sont essentielles au projet de l'auteur, Balzac a donné lui-même, en quelques occasions, l'explication des *sujets* qu'il choisit. Tantôt, dit-il, il imagine des œuvres « jumelles » qui s'éclairent par leur contraste, tantôt il complète la description d'un certain mouvement social en prenant des exemples voisins mais assez dissemblables pour contenir une leçon, tantôt il se donne pour tâche l'exploration d'un milieu social caractérisé, qu'il mène comme une sorte d'enquête : ce dernier procédé qui paraît le plus propre à remplir son dessein de description globale est pourtant celui qu'il emploie le moins souvent. Mais d'autres fois, Balzac n'a pas exposé ses intentions et nous devons faire des hypothèses sur la germination de l'invention, en nous servant d'indications de la correspondance ou de rapprochements qui sont déclarés suggestifs ou tructueux sur la seule autorité du critique qui les fait. Nous avons tenté ainsi de reconstituer les rapports de Balzac avec la société imaginaire qu'il porte dans sa tête. En suivant cette méthode hasardeuse mais qui nous a paru plusieurs fois justifiées, nous avons montré Balzac soudain hypnotisé ou surpris par un des personnages qu'il venait de mettre en scène et tantôt l'interpellant pour lui demander compte de sa réussite et nous raconter son passé, tantôt si vivement intéressé par lui qu'il ne peut s'empêcher de nous dire comment sa carrière s'est terminée. De là naissent des romans qui sont une suite ou une avant-scène et qui permettent des explorations propres à enrichir la géographie sociale du romancier. D'autres fois

ce sont des répliques que Balzac recherche en opposant deux caractères qu'il place dans des situations identiques et dont l'itinéraire illustre quelque loi morale ou sociale que la comparaison des carrières peut seule mettre en lumière. De bien des manières, et nous n'avons commenté que les exemples qui nous paraissent porter quelque enseignement, il semble qu'il y ait eu un dialogue secret, mais permanent, et comme s'il s'agissait de personnages réels, entre Balzac et ses ombres. La société qu'il a créée existe pour lui. En même temps qu'il l'a décrit, il vit avec elle. Et la véritable germination de son œuvre naît de ce terreau inexplorable dans lequel Balzac, comme un gros insecte invisible, jardine et fouille.

Telle est la vue générale qu'on peut présenter de la réalisation de *La Comédie humaine*. Dans ce panorama, la vie de Balzac n'intervient qu'à la fin pour expliquer le ralentissement et l'abandon.

Mais faire l'histoire d'une œuvre n'est pas seulement décrire la genèse et le développement d'une pensée. Cette genèse, ce développement s'accompagnent toujours d'un combat de réalisation qu'on mène contre soi, contre la vie, contre la facilité et le découragement. Il y a un drame en toute création. Et ce drame est une sorte d'histoire intérieure de l'œuvre dans laquelle on rencontre à la fois une pensée, une volonté et un exécutant. Lorsqu'il s'agit d'une œuvre vaste et difficile, ce drame peut être émouvant, parfois pathétique et toujours il contient une leçon. Mais, en outre, il peut rendre compte des inégalités, des faiblesses même qui apparaissent comme des mystères dans l'analyse structurale, mais qui peuvent être expliquées par les incertitudes de la pensée, les défaillances de la volonté ou le caractère de l'exécutant.

Ces trois moteurs de la création, on les voit en action dans toutes les phases de la vie de Balzac. Mais leur action est inégale et il existe certaines images traditionnelles de Balzac qui altèrent leur apport. A cause de l'étendue et de l'ambition de son œuvre, on en fait un Titan ; la puissance, la virilité de l'énergie, le « muscle » deviennent les

traits les plus significatifs de sa personnalité, il est un héros, il a créé un monde, il est Prométhée. Cette image fait graviter toute la vie de Balzac autour de sa volonté, sans qu'on daigne remarquer que cette volonté a été intermittente. D'autres n'ont voulu voir que sa vulgarité, ses excès, son mauvais goût, sa forfanterie, sa truculence et ils ont fait le portrait d'un personnage pittoresque et encombrant, comme s'ils regrettaient que cette œuvre désordonnée et puissante n'ait pas été enfantée par un petit homme appliqué, respectueux et bénin. Et d'autres n'ont vu que la tête illuminée d'un prophète se dégageant d'un bloc encore informe comme si Balzac avait été habité par un rêve, comme s'il avait été surpris, pétrifié dans sa course même par une coulée de lave sous laquelle nous devons le retrouver.

Sa vie nous dit tout autre chose. Il n'y a pas d'armoire secrète à la bibliothèque Lovenjoul, pas de document inaccessible qui révèle une vérité interdite. Il suffit de lire Balzac, toutes les cartes sont sur la table. Il suffit de lire en suivant l'ordre chronologique, cette précaution est essentielle. Alors, on s'aperçoit qu'il n'est ni monstrueux, ni extravagant, ni démesuré, mais qu'il est tout simplement comme la plupart des hommes un mélange de force et de faiblesse, de conscience et de vanité, d'intuition, de profondeur et aussi d'habileté publicitaire, dont le trait extérieur le plus remarquable était une prodigieuse vitalité. Et on s'aperçoit aussi que l'histoire véritable de son œuvre n'est pas celle de ses publications enchevêtrées ni celle de ses contrats ou de ses embarras financiers, mais celle d'un prisonnier hanté par son œuvre et hanté par le besoin de sortir de son œuvre, c'est-à-dire de vivre.

Car Balzac, homme contradictoire, courageux et s'abandonnant à la fois, scrupuleux et désinvolte à la fois, probe et affairiste à la fois, lucide et féminin à la fois, Protée qui s'incarnait dans tous les rôles, a pu être, à cause de ce pluralisme même, le créateur de tant de personnages, et c'est aussi Balzac, le même Balzac, qui, à cause de toutes ces vies diverses qu'il voulait mener en même temps, fut le principal obstacle à *La Comédie humaine*. Pas Mme Hanska,

Balzac. Pas Mme Hanska qui n'était qu'un rêve de l'imagination de Balzac, mais l'imagination même de Balzac, instrument de son génie, instrument de sa perte.

La pensée, c'est ce qui fut chez lui le plus solide, le plus efficace, le plus constant. Au commencement, il y a une révélation, celle que peut concevoir en effet un adolescent, que le pouvoir de se représenter équivaut à une réalité. Le jeune garçon sous les traits duquel il se décrit dans *Louis Lambert*, qui ressent une vive douleur quand il se représente qu'on lui coupe le doigt, qui vit les batailles et les fêtes qu'il lit dans un livre, sait déjà que l'imagination est créatrice, qu'elle remplace ou peut remplacer la réalité. Et en même temps on lui apprend, il sent également en lui, que cette pensée, quand on la projette en désirs, en *devancements* qui sont déjà des actes, est un mode d'usure, une dépense du capital nerveux, du capital vital qui est en nous.

Il y a donc un aspect positif, créateur, de l'imagination, elle est une fête qu'on se donne, et en même temps il y a un danger dans l'abus et les fixations de l'imagination. Balzac en reste là quelque temps, recueillant dans ses *Contes philosophiques* les miracles que l'imagination produit et aussi ceux, apparentés, qui sont l'effet de la volonté, du fanatisme, de l'idée fixe. Ces faits épars furent d'abord un domaine réservé. Puis Balzac comprit que la même pensée (il entend par là les sentiments, la volonté, les désirs violents, les passions, les obsessions) qui donne à la vie de l'individu sa saveur, sa force, son unité, sa forme enfin, et qui en même temps peut la ronger et la détruire, est aussi dans la société une force créatrice qui modèle l'homme social, qui est par conséquent l'explication des variétés sociales et la matrice de toute organisation sociale et qui, en même temps, au-delà d'une certaine dose, est aussi une cause de dissolution et de mort pour l'organisme social lui-même.

Ce primat de l'imagination est la clef de toute *La Comédie humaine*. Dans le registre descriptif, il aboutit à un système des passions qui décrit leur mécanisme et leurs ravages dans les vies privées et à une représentation de l'organisme social qui signale les périls que l'égoïsme et l'exas-

pération des concupiscences font courir à l'ordre apparent. C'est cette signification globale que Balzac indique lorsqu'il écrit dans son *Avant-Propos* que « la vie sociale ressemble à la vie humaine », c'est-à-dire qu'elle obéit aux mêmes lois et que « si la pensée, ou la passion, qui comprend la pensée et le sentiment, est l'élément social, elle en est aussi l'élément destructeur ». Ces phrases ne s'appliquent pas seulement au XIX<sup>ème</sup> siècle, elles éclairent aussi l'histoire de notre temps.

Dans le registre philosophique, Balzac a essayé de montrer par des exemples typiques quelques modes d'action de l'imagination. Et il a aussi voulu esquisser les perspectives que pouvait faire entrevoir son système de l'homme et des sociétés comme explication globale non plus seulement de la société de son temps, mais de tout le plan de la création. L'imagination est alors représentée comme une émanation de l'être *intérieur* qui est en nous et qui est prisonnier de l'enveloppe charnelle. Par ces mouvements de l'imagination, par ces *sorties* de l'imagination qui sont comme les sorties d'une troupe assiégée, l'être intérieur se *classe*, prend place dans l'échelle des êtres invisibles qui aspirent à la perfection ou qui s'abandonnent à la chute. Cette force en nous, cet élan vers quelque chose d'autre que les biens terrestres n'est pas seulement une puissance que nous avons sur nous-mêmes et qui assure notre véritable liberté, ils sont aussi le témoignage que nous portons à chaque instant sur nous, qui nous élève ou nous précipite. Cet achèvement de sa vision du monde, Balzac n'eut pas le temps d'en montrer toutes les applications ; il est esquissé dans quelques romans mais il manque ses illustrations les plus significatives, que Balzac prétendait offrir dans ce qui n'a pas été écrit de *La Comédie humaine*, le dôme par lequel il voulait couronner son édifice et qui devait lui donner toute sa signification, ses *Etudes analytiques*. Ce qu'il en annonçait, *Le Phédon d'aujourd'hui* dont nous ne possédons qu'un fragment sous le titre *Les Martyrs ignorés*, cette *Histoire de l'Eglise primitive* qui devait montrer l'imagination triomphant des souffrances du martyr, créant les stigmates, victoire de l'être *intérieur* sur la chair qu'on suppliciait et son

*Histoire de la succession du marquis de Carabas* qui devait montrer la société condamnée et détruite par la même frénésie du désir, drogue pour les hommes qui les mène à la décrépitude et à la folie, drogue pour la cité sont les seuls repères par lesquels nous pouvons en avoir quelque idée.

Cette conception de l'homme, elle a inspiré toutes les grandes œuvres de Balzac et elle est maintenue jusqu'à la fin de sa vie, inspiration féconde, salvatrice, continue, que la fatigue ou les tentations pouvaient éclipser en quelques moments, mais qui continuait son cours souterrain comme une source. Et c'est sans doute cette permanence en lui d'une certaine idée de l'homme, origine à la fois de sa fécondité dans la création et de sa rigueur dans le diagnostic, c'est la fierté qu'il concevait de cette *explication* globale de l'homme et de la société qui lui dictent cette phrase altière par laquelle il définissait la place dans la cité de l'écrivain qui veut être en même temps un « penseur », un « docteur » de la sagesse : « La loi de l'écrivain, ce qui le fait tel, ce qui, je ne crains pas de le dire, le rend égal et peut-être supérieur à l'homme d'Etat, est une décision quelconque sur les choses humaines. »

Cette pensée si ferme, si constante, si nourricière, c'est elle qui donne son unité et sa vertu à l'œuvre de Balzac. Cette inspiration unitaire, confusément perçue, a probablement plus d'importance dans la survie mystérieuse de l'œuvre de Balzac que la juxtaposition arbitraire des œuvres et l'architecture grandiose qui masque l'inachevé. Que dans un siècle où tout a changé, le mariage, les mœurs, les femmes, les espèces sociales, le mécanisme de l'enrichissement, les formes du prestige, *La Comédie humaine* soit autre chose qu'une fresque historique, qu'elle puisse encore intéresser et même passionner les lecteurs de notre temps, n'est-ce pas un résultat paradoxal ? Ce résultat serait-il possible si l'œuvre de Balzac ne touchait pas notre sensibilité et notre intelligence en nous instruisant du mal qui est encore celui de notre temps, en nous annonçant notre destin par des symptômes et des signes qui sont devenus plus angoissants mais qui sont restés les mêmes ?

Maurice BARDECHE.

## LES LIVRES DU MOIS

*Un historien inconnu : JEAN LOMBARD, « LA CARA OCULTA DE LA HISTORIA MODERNA » (La Face cachée du monde moderne).*

Il arrive souvent en France, que des travaux historiques importants passent inaperçus surtout lorsqu'ils sont publiés à l'étranger et que le sujet de ces études risque de passer sous le coup de la loi Pleven. Jean Lombard notait d'ailleurs avec esprit qu'on peut être à la fois libéral et intolérant, lorsqu'il présentait le 13 mai 1976 à la salle de conférence de Fuerza Nueva à Madrid, le tome III de son monumental ouvrage « La Cara oculta de la historia moderna », la face cachée de l'histoire moderne. Ce remarquable travail dont trois des quatre tomes sont parus à ce jour (1), est l'œuvre d'une vie de recherches. Le sérieux de la documentation s'explique par la formation de Jean Lombard.

Il eut une carrière rapide à ses débuts : archiviste-paléographe à 22 ans en 1928 (après une thèse sur la commune de Mantes qui lui valut d'être dans la première équipe qui inaugura la Casa Velasquez de Madrid (1928-1930), admissible au grand concours des Affaires étrangères en 1931, titulaire de la chronique (politique et financière) britannique au « Bulletin quotidien » de la Société d'Etudes et d'informations économiques fondée par François-Poncet (de 1932 à 1934).

Il revint ensuite dans les bibliothèques et fut nommé conservateur de la Bibliothèque municipale d'Alger avec la promesse de succéder à Gabriel Esquer comme administrateur de la Bibliothèque Nationale de cette ville.

---

(1) LOMBARD-CŒURDEROY (Jean). — La Cara oculta de la historia moderna. Ed. Fuerza Nueva. Madrid. Tome I. — 467 p. 1979 — Tome III. — 681 p. 1976 — Tome IV. — 766 p. 1977. — Le tome II est à paraître.

La guerre devait perturber le déroulement de cette carrière. Ayant été chargé du dépouillement des archives et des livres confisqués dans les Loges, il fut, après le débarquement américain en Afrique du Nord, victime d'une épuration de l'administration. Son appartenance à l'Etat major du général Noguès (Le TOFAN en 1939-40) et du général Dario, commandant du corps blindé en 1943, devait également lui valoir quelques ennuis.

Dix ans plus tard, le Conseil d'Etat devait le rétablir dans ses droits. Il fut alors secrétaire général du Comité des Banques d'Algérie, directeur de l'Enseignement bancaire en Afrique du Nord et professeur d'Economie politique jusqu'en 1958, en attendant de perdre à nouveau ses biens, comme son poste actif par l'abandon de l'Algérie en 1962. Ayant quitté ce pays, il devait par la suite, remplir pour l'Unesco, des missions d'inspections d'archives dans des pays d'Amérique Centrale. Cette carrière peu commune, a valu à Jean Lombard, d'acquérir à la fois une expérience étendue aux domaines les plus divers et les loisirs nécessaires pour mener à bien cette œuvre, entreprise dès 1940. Sa formation de chartiste jointe à une connaissance approfondie des réalités économiques, le désignait pour opérer un tel travail d'autant que sa parfaite maîtrise de l'anglais et de l'espagnol (*La cara oculta de la historia* a été écrite directement dans cette dernière langue) lui ont permis un contact direct avec de nombreux documents originaux au cours de ses voyages.

### *Une œuvre d'une grande richesse*

Jean Lombard nous présente donc dans la « Cara oculta de la historia moderna », une vaste fresque historique très différente de ce qu'on peut lire habituellement surtout chez les historiens de « droite » à qui on fait grief souvent de négliger l'aspect économique. C'est la « saga » du capitalisme comme il dit, qu'il nous conte. De la Renaissance à nos jours, il nous présente les événements sous un éclairage tout nouveau. Des faits peu connus souvent passés sous



silence prennent alors une signification nouvelle. Le rôle d'une oligarchie qui a un projet bien défini apparaît alors en pleine lumière. On comprend mieux alors la place de la Franc-maçonnerie et du judaïsme international. Le lecteur pourra suivre ainsi l'ascension, à travers les mouvements messianiques et subversifs de ce groupe qui renversa d'abord à Amsterdam et ensuite à Londres, les gouvernements légitimes pour abolir les restrictions imposées par l'Eglise contre l'usure, en défendant le « juste prix » et les corporations et confréries, protectrices des producteurs, et pour établir le règne de l'Argent, de la spéculation, du monopole et de la camelote.

Ensuite, les sociétés secrètes, encadrant le peuple ainsi prolétarisé, se chargeront de provoquer une série de guerres infernales et des révolutions qui permettront à la Haute finance avec la connivence du marxisme, instrument de destruction de la libre entreprise et des classes moyennes, de dominer les gouvernements impuissants pour établir son « Nouvel ordre mondial ».

Jean Lombard après nous avoir ainsi donné une profonde et originale analyse historique nous offre un panorama bien sombre de la situation du monde actuel que l'on peut résumer ainsi :

1) *Crépuscule de la foi* : L'œcuménisme prophétique, dans un souci de concilier Jésus et Caïphe diluant le dogme dans la fumée d'un humanisme et d'un panthéisme quasi maçonnique, divise de telle manière la Chrétienté que seul l'Islam paraît conserver intacte l'ardeur de sa foi.

2) *Echec des idéologies* :

*Le libéralisme* : instrument du règne de l'argent qui, dans sa forme politique change l'Etat en butin des partis et soumet les minorités à la majorité, et dans sa forme économique, achève de se suicider à cause des abus de la spéculation en donnant le pas à un super-capitalisme monopoliste.

*Le marxisme* : ou bien ruine l'initiative privée par les excès de sa fiscalité, dans le cas de la nuance révisionniste de la social-démocratie, ou bien la détruit complètement, en lui

substituant une bureaucratie nombreuse et inefficace, s'il se déclare ouvertement collectiviste.

*L'égalitarisme* de la révolution permanente (trotskiste et maïïste) ruine les pays qui s'y abandonnent en ruinant leurs structures vitales.

3) *Faillite de l'économie* : changé en un tas de décombres par tant de crises, guerres et révolutions, le monde incapable de maintenir un critère de valeur qui lui permette de régulariser les prix de l'énergie, des matières premières et des produits agricoles, d'adapter sa production à la consommation et d'organiser ses échanges, détruit ses richesses, en même temps qu'il réduit à la misère un tiers de ses habitants.

*La faute à qui ?*

— Au messianisme biblique, raciste, de ceux qui se présentent comme les élus de Dieu pour diriger les peuples ?

— Aux faux savants obstinés dans leur rêves de tracer des plans démentiels ?

— Aux impérialismes qui prétendent toujours étendre leur domination : le Yankee (actuellement en recul), comme le soviétique (en plein développement) et le chinois (menaçant) ?

— A la haute finance décidée à employer tous les moyens pour imposer par la force ou la coercition si la persuasion ne suffit pas son grand dessein déguisé en Nouvel Ordre économique mondial ?

L'auteur après avoir présentr tant de faits de chiffres et de dates, laisse le lecteur juge de tirer ses propres conclusions.

HIERONIMUS.

---

Le Gérant : Maurice BARDECHE

N° Commission Paritaire : 26501

Imprimerie Nouvelle — 79100 THOUARS

Dépôt Légal : Mai 1980

Au sommaire de MILITANT, revue nationaliste populaire d'action européenne », mensuel, mai 1980, 44 quai de Jemmapes, Paris :

Pierre Bousquet, *Le Christianisme, une destinée tragique*, Pierre Pauty : *L'Anti-américanisme viscéral*, Jean Castriello : *Rossel ou Le nationalisme en armes*, Alain Renault : *Démagogie féministe etc...*

---

LECTURES FRANÇAISES : Un numéro spécial remarquable par sa documentation : *Ces millions de morts dont on ne parle plus*, un dossier accablant sur les régimes communistes. Le n<sup>o</sup>, 15,00 F. à adresser à *Diffusion de la pensée française* à Chiré-en-Montreuil (87), CCP 2920 71 M, Bordeaux.

---

LA LETTRE DE LA DROITE, Bulletin bimensuel de liaison du *Parti des Forces nouvelles*, 94 Boulev. de Sébastopol, 75003 Paris, tel. 274-13-44, Directeur François Castet,

publie dans chaque numéro un leader de Pascal Gauthon, candidat à l'élection présidentielle,

donne des informations sur l'activité de la droite radicale en France et sur l'Eurodroite.

**Numéros anciens de Défense de l'Occident :**

Première série (1948-1960) : chaque N° 21 Frs

Deuxième série (1960-1975) : chaque N° 21 Frs

Tarif spécial pour quelques numéros devenus très rares.

**Complétez dès maintenant vos collections**

Liste des numéros spéciaux de **Défense de l'Occident** actuellement en vente (chaque numéro fascicule : 21 Frs t. t. c.) :

L'Heure des paysans (1963).

La Jeunesse (1964).

Drames et problèmes de l'Afrique (1965), **prix spécial.**

Où mène le gaullisme (1967), **prix spécial.**

Crimes de guerre des alliés (1965).

L'Aggression israélienne et les conséquences (1967).

Les Nouveaux communistes (1968).

Le Rideau de fer bouge (1968).

La Comédie de la révolution (1968).

Les Fascismes inconnus (1969).

Le Fascisme dans le monde (1970).

La croisade antibolchévique, fascicules I, II et III (1974).

La Droite vue d'en face (1975).

Vingt-cinq ans contre l'imposture (1978).

Le Souvenir de Robert Brasillach (1975).